



**star**  
**WAX**  
DJ lifestyle magazine



# STRAWDOGZ

EP # 4

## DOGSTEPPERZ!

— vinyl & digital —

heavy dub music featuring Lasai,  
Nina Girassois, Warrior Queen,  
Lone Ranger & Lord Pompei



 strawdogz1

 strawdogz.bandcamp.com



# SOMMAIRE STAR WAX #78

- 05 - Édito || 07 - Sneakers  
 08 - Welia || 18 - Waris  
 30 - La Herida || 34 - Zajazza  
 44 - Mark Adams || 48 - Giuila Chimp  
 56 - Rare Wax par Mista-B  
 58 - Chroniques || 60 - Menu best of

Les émotions brûlent plus vite que les idées au moment d'écrire ce soixante dix huitième édito. Suite aux premières attaques des USA contre l'Iran, je suis coincé à Manille dans l'attente d'un autre vol passant par un espace aérien sécurisé pour rentrer en France. Si tu aimes les conflits et la castagne, c'est reparti pour 2026.

Peu importe où tu es localisé sur le globe, les faits divers se ressemblent, seul les outils changent. Pour la génération Alpha et la génération Beta il est coutume de s'abonner à un logiciel, une application. C'est la nouvelle norme commerciale de l'essor numérique, une ère considérée par nombre de gens comme synonyme de progrès. Le progrès peut être bon s'il bénéficie à tous et crée un meilleur vivre ensemble. En réalité, il est tout autre. Dans ce « nouveau monde moderne » tu ne deviens pas propriétaire des tes outils, tu es locataire d'objets virtuels. Avant tu possédais ton logiciel, maintenant tu as simplement accès et les sociétés ont la clé. Ces outils que tu payes servent donc à éduquer des systèmes qui souhaitent remplacer tes compétences. Un chemin qui n'incite ni à l'indépendance, ni à la liberté, prônée par notre équipe.

À la rédaction, nous répétons aussi, tel un loop, qu'il est préférable de conjuguer les choses plutôt que de les mettre en opposition. De toute façon l'Intelligence Artificielle n'est rien sans l'Intelligence Analogique !

Qu'importe ton instrument, place à la création sans limite. Que tu réalises des films comme Giuila Chimp, de la techno comme la Herida, des beats hip-hop comme Zajazza, ou encore du graffiti avec des aérosols comme Waris en Thaïlande, au même titre que l'IA recycle les idées du passé nos influences viennent suite à une rencontre d'une personne, d'un objet, d'une oeuvre. Que tu l'acceptes ou pas, que tu opposes le mouvement hip-hop à celui des musiques électroniques, la plupart du temps nous utilisons les mêmes boîtes à rythmes, les mêmes logiciels et les éléments rythmiques pour composer des drums qui, dans les deux cas, proviennent d'une batterie et d'une basse. La vie est une continuité, l'histoire de Marks Adams, claviériste et directeur musical ces vingt dernières années pour Roy Ayers, en sortant "This is Neo Soul" l'atteste également. Le cycle de vie est un éternel recommencement. Qu'il s'agisse de musique, de mode, de danse, d'arts visuels, ou de politique tout n'est que recyclage. Un reportage publié en février dernier sur la chaîne web de Tracks-Arte titre : "Lassée de la techno, la Gen Z anglaise s'ambiance sur la Northern soul", le démontre à sa façon : on revient systématiquement à des procédés antérieurs. Le passé est riche de belles créations et dans quelques mois ça fera vingt ans que la maison perpétue ce savoir-vivre. Vingt ans d'archives sans frontières, désormais également disponible via l'EBSCO.

- Rédacteur en chef & fondateur : Juan Marcos Aubert - Direction artistique & graphiste : Julien Douek & Snic -  
 Rédaction : Sabrina Bouzidi, Rémi Foutel, Tony Locko alias Shogun Noir, invisibl journalist, Cosh... - Photographes :  
 Martina Della Valle, Paul Bourdrel, Artwerk Wakaya... - Relecture : Vincent Caffiaux et Mafaldista - Couverture : Zajazza  
 par Paul Bourdrel © - N°ISSN : 1967-2160 - Edition : Asso Compos-it : 120, rue Édouard Vaillant, 93100 Montreuil  
 - France (2000 - 2026) - Instagram @starwaxmag -

# 20 star wax ANNIVERSAIRE SINCE 2006



Pokémon x Puma All-Pro Nitro 2



World Balance x Secret Fresh



Supreme x Nike SB Air Max2



Courir x Salomon XT Pathway



Air Force 1 Mexico World Cup



Bad Bunny x Adidas BadBo



Velum SB Nitro x Salehe Bembury



Nike Ja 3 Murray State



C'EST INCROYABLE DE VOIR À QUOI RESSEMBLENT LES GRAFFITIS AUJOURD'HUI, COMPARÉS À SES DÉBUTS ! TANGUY ALIAS WELIA FAIT PARTIE DE LA JEUNE GÉNÉRATION D'ARTISTES QUI S'AVENTURENT DANS LES SOUS-SOLS DE PARIS LORSQUE LES STATIONS DE MÉTRO FERMENT LEURS PORTES. SA PASSION : RECOUVRIR LES ARCHITECTURES FERROVIAIRES DE SES CRÉATURES IMAGINAIRES. DANS LE PROLONGEMENT, IL A RÉALISÉ "SUBWAY VARIATION", UN OUVRAGE QUI RACONTE SA MYTHOLOGIE URBAINE ET RÉVÈLE SON OBSESSION POUR LES TERRITOIRES HYBRIDES. IL NOUS EN DIT PLUS SUR SA DÉMARCHE DIY, RENCONTRE AVEC WELIA.

**Bienvenu, un verre de ?**

Merci ! Pour moi, ça sera un énième café allongé.

**Où et dans quel environnement as-tu grandi, y avait-il des vinyles et de l'art dans le foyer familial ?**

J'ai grandi à Paris. Chez mes parents, c'était truffé de livres et d'objets anciens. Vers 13 ans, j'ai récupéré un vieux lecteur vinyle de ma grand-mère et je me suis plongé dans les disques de mes parents : le rock des années 60 de mon père — Steve Miller Band, Neil Young — et le disco de ma mère — Womack & Womack, Supertramp et d'autres.

**Quel est le délice qui t'amène à peindre puis utiliser l'aérosol ?**

Vers 23 ans, je me suis retrouvé un an aux Canaries, à Tenerife, dans une communauté hongroise qui squattait des grottes près de l'aéroport. Une amie m'a parlé de son copain qui taguait Ego et qui était resté quelques mois sur l'île. Après avoir quitté cette communauté, j'ai commencé à retrouver sa signature à différents endroits. Ça m'a profondément marqué. En rentrant à Paris, j'ai commencé à peindre avec Kira, avec qui je faisais du skate au départ. On a été happés immédiatement, très différemment mais avec la même intensité.

**À partir de quel moment fais-tu des descentes dans le métro, quelles années et pourquoi, sous quelle impulsion ?**

Assez rapidement après avoir commencé à peindre. On n'avait personne pour nous initier. On a fait nos premières descentes seuls, et moi j'étais terrorisé. Ce qui m'a happé, ce n'était pas seulement le graffiti, c'était l'atmosphère, la charge des lieux, l'interdit. Une fois descendu, le temps se suspend. Les sens sont à l'affût. C'est un état de conscience particulier, difficile à maîtriser. J'ai toujours senti le métro comme un organisme vivant. Descendre dans les tunnels, c'était entrer dans son ventre.

**Tu dessines des créatures étranges, ton univers semble être sous une autre influence que le graffiti writing. Quel bagage as-tu et qui t'inspire ?**

Oui, mon entrée dans le graffiti ne vient pas du lettering. Je respecte profondément la culture du writing, ses codes et son exigence, mais ce qui m'a poussé à peindre, c'était l'envie de faire apparaître quelque chose dans ces lieux, d'y injecter une présence. Mes créatures viennent d'un imaginaire nourri par des mythologies et des univers sombres et poétiques, à la Beksiński ou aux mangas "Amer Béton" de Taiyō Matsumoto. Je n'ai pas fait d'école d'art, mais j'ai toujours dessiné. En traversant ces tunnels, je ne voulais pas juste laisser un nom, je voulais charger ces espaces d'onirisme.

**Tu peins aussi des skateboards, quel support t'intéresse ? Apparemment il n'y a pas que le vandale...**

Au début, je voulais devenir graphiste pour des marques de skate. Après les Canaries, je peignais au bic sur de vieilles planches pendant des mois. Mais ce ne sont pas les supports qui m'obsèdent. Ce sont les lieux. J'aime les architectures ferroviaires, les ponts, les friches, etc. Ces zones entre la nature et la ville. En japonais, on parle de "satoyama", ces territoires hybrides. Moi j'appelle ça des interstices, des entre-deux. Des lieux où l'on peut injecter du rêve.

**“ Ce ne sont pas les supports qui m'obsèdent. Ce sont les lieux, ces zones entre la nature et la ville. En japonais, on parle de 'satoyama', ces territoires hybrides. ”**

### Le milieu des galeries ne t'intéresse donc pas ?

Ce n'est pas un milieu en soi qui m'intéresse. Ce qui compte, c'est de continuer à développer mon travail dans de bonnes conditions. Si des galeries ou des structures veulent accompagner cette démarche, tant mieux. Mais je ne crée pas en pensant à ça. L'important, c'est la cohérence de l'univers.

### Combien d'années durent tes périples la nuit dans le métro, es-tu seul ? Et que découvres-tu, anecdotes ?

Je suis descendu pour la première fois il y a environ cinq ans. Aujourd'hui, j'y consacre beaucoup moins de temps. J'y suis allé avec Kira, Bosej ou parfois seul. Les tunnels, c'est un mélange d'adrénaline et de silence. Les mauvais souvenirs deviennent presque les meilleurs avec le recul. Je me souviens d'une nuit à la Défense où toutes les lumières se sont allumées d'un coup. On a entendu du mouvement au loin. On s'est planqué des heures, cachés dans un immense tas de poussière, sans parler. Ce genre de moment te marque plus que la peinture elle-même.

### Quel est le déclic pour te lancer dans l'aventure du livre "Subway Variation" ?

Dans la culture du graffiti, j'ai toujours été fasciné par l'accumulation d'archives : vivre l'action dans le feu du moment et garder une trace après coup. Avec Subway Variation, je voulais que tout ça prenne vie sur papier. Le livre fait voyager du réalisme brut, des tunnels parisiens vers le fantastique et l'onirique, peuplé de créatures et d'ambiances qui racontent ma mythologie urbaine.

### As-tu aussi réalisé les photos de ton livre, et as-tu d'autres passions ?

Oui, j'ai réalisé toutes les photos. Je suis très attaché à la composition et à la manière dont l'image et le son créent une atmosphère. Avec mon ami Maelig Sebillotte, un photographe-vidéaste indépendant, nous avons co-réalisé "Réalités Révées". C'est un court-métrage expérimental dans lequel nous nous sommes plongés corps et âme pendant un an. Ce film tente de fusionner des esthétiques a priori opposées : musique classique et électronique, nature et urbanité, utopie et dystopie. La structure du film veut pousser des dualités d'obscurité et de lumière dans leurs retranchements. La première partie est accompagnée par le titre "Dystopian" de Bones 33, un compositeur de musique électronique fusionnant hardtechno, hardgroove et trance. Et dans la seconde partie, Jean-Yves Sebillotte, pianiste pour l'Orchestre de l'Opéra national de Paris, a composé à partir des images tournées à Lanzarote. Le cinéma me passionne : c'est un moyen de construire des mondes, de jouer avec la narration et l'émotion. Côté jeux vidéo, je suis fasciné par la manière dont les développeurs créent des univers immersifs et des ambiances à explorer. Des jeux comme Dark Souls, où chaque détail construit une mythologie, ou des concepts comme les Backrooms, qui plongent le joueur dans des espaces étranges et infinis, nourrissent ma façon de construire des mondes en dessin et peinture.

### Tu viens aussi de finaliser une Bd, peux-tu nous expliquer ta démarche et ta recherche ?

Ma Bd raconte l'histoire d'Amin, un gardien de cimetière confronté à ses peurs et à des forces qui le dépassent. Elle pose les bases d'un univers que je souhaite explorer sur le long terme. Avec 140 pages de dessins réalistes, j'ai voulu créer une expérience immersive : le lecteur traverse les tunnels, ressent l'atmosphère des galeries et découvre les souvenirs enfouis de la civilisation d'Ikaria.

### Est-ce que la musique est importante quand tu peins, qu'y a-t-il dans ton baladeur ?

Dans mon baladeur : Sinik, Dakhabrakha, Alice Phoebe Lou, Wet Leg, Yoasobi... Rap, rock indé, sons des Balkans, pop japonaise. Bonne écoute !

### Via ton art souhaites-tu passer un message, que souhaites-tu que le public retienne ?

D'abord, je veux toucher la jeunesse, parce que c'est là que tout peut changer. À travers ma Bd, j'ai envie de faire ressentir qu'il y a de la vie dans la ville, un animisme urbain où les ados peuvent se réappropriier les espaces et réveiller ce feu qui brûle en eux. Mes peintures murales cherchent à apporter une présence pour ceux qui regardent avec mélancolie à travers la vitre, pour qu'ils sentent qu'il y a quelque chose qui bouge, même dans le béton.

### Passe-tu toutes tes nuits à t'épanouir avec ta peinture, ou fréquentes-tu les clubs, concerts et soirées parisiennes ?

Aujourd'hui, j'aime m'investir pleinement dans les soirées quand j'y vais. Récemment, j'ai fait du live painting au Heat à Lyon et réalisé des structures skatables pour des événements de skate à Paris. On a fait un gros événement avec des concerts de rap et des Dj sets, avec un pote qui avait un shop de CBD dans le IIIème, à l'occasion de la fête de la musique en 2024. Puis j'ai participé à un événement de skate avec le shop parisien Nozbone et le team Converse US, le tout en ramenant des potes qui peignaient et en pleine rue devant le shop. On avait tout bloqué pour l'occasion, c'était incroyable. J'avais aussi ramené des peintures et conçu avec Skatepharma un curb skatable en forme de métro. C'est super d'échanger et de se sentir connecté aux autres, surtout quand on passe la plupart du temps seul à dessiner. J'aimerais continuer à réaliser des scénographies pour des teufs ou des décors de lieux, créer des espaces qui racontent quelque chose.

### Que penses-tu de l'art digital et de l'IA ?

Je suis partagé. D'un côté, il y a quelque chose d'impressionnant dans ce que la technologie permet de produire. Mais ça ne remplace pas le geste, le temps et le corps dans l'acte de créer. L'art, c'est aussi l'expérience physique, la matière, l'erreur, le tâtonnement. C'est ce qui rend chaque pièce unique et vivante.

### Pour finir, quel est ton adage, ta devise ?

"Quand tu aimes, il faut partir". C'est venu en voyage à vélo, quand je devais quitter un endroit qui commençait à devenir familial. Ça colle aussi avec la création et le graffiti : savoir s'éloigner pour mieux revenir, garder le mouvement et l'envie de découvrir encore et toujours.







“ En traversant ces tunnels, je ne voulais pas juste laisser un nom, je voulais charger ces espaces d'onirisme. ”



“ C’est super d’échanger et de se sentir connecté aux autres, surtout quand on passe la plupart du temps seul à dessiner. J’aimerais continuer à réaliser des scénographies, créer des espaces qui racontent quelque chose. ”



**WARIS**

ARTISTE GRAFFITI INCONTOURNABLE DE LA SCÈNE THAÏLANDAISE, WARIS INSCRIT SON TRAVAIL AU CROISEMENT DE L'ESPACE URBAIN, DE L'IDENTITÉ CULTURELLE ET DU DIALOGUE INTERNATIONAL. MEMBRE DU CREW MSV, ELLE PARTICIPE À L'ESSOR DU STREET ART, UN MOUVEMENT EN PLEINE EXPANSION QUI RAYONNE DANS LA PROVINCE DE CHIANG MAI. WARIS DÉVELOPPE UNE PRATIQUE ANCRÉE DANS LE RÉEL, NOURRIE PAR LA MUSIQUE, LA CULTURE VINYLE ET UNE RÉFLEXION PROFONDE SUR LES SUPPORTS, LES MATÉRIAUX ET LE SENS DU GESTE ARTISTIQUE. À TRAVERS CET ENTRETIEN AVEC LE SHOGUN, ELLE REVIENT SUR SON PARCOURS, ÉVOQUE LE BOOM DU GRAFFITI EN THAÏLANDE, SES VOYAGES AU JAPON, SES PROJETS AUDACIEUX — COMME CETTE INTERVENTION REMARQUÉE SUR UN AVION — ET SES PERSPECTIVES DE COLLAB.

Ton enfance, as-tu grandi dans un environnement artistique ?

Je suis né à Roi, une petite ville de province au nord-est de la Thaïlande. L'art était un domaine assez éloigné de ma vie. Toute ma famille était enseignante et souhaitait que je le devienne aussi. Même si je leur disais que l'art m'intéressait, ils voulaient que je devienne professeur d'art. Mais j'ai été élevée dans une famille sensible et chaleureuse qui ne m'a jamais mis la pression sur mes choix et elle m'a toujours soutenue.

Quelle est ta formation artistique avant de te consacrer pleinement au graffiti ?

Je n'avais aucune formation artistique (rires). Je sais seulement que j'aime dessiner. Enfant, je gribouillais à la craie sur les murs de ma chambre. Mes amis complimentaient souvent mes dessins, et ma mère adorait aussi. Parallèlement, j'aimais jouer de la musique. À l'époque, j'ai décidé d'intégrer une école de musique à Bangkok pendant mes années de lycée. Au moment de choisir mes études universitaires, j'ai pris le temps de réfléchir à ce que j'aimais vraiment. Finalement, j'ai choisi d'étudier à l'Université de Chiang Mai, à la Faculté des Beaux-Arts, dans le programme d'Arts Multidisciplinaires. J'ai quitté la capitale pour le nord de la Thaïlande, une ville pleine de charme que j'adore.

Peux-tu nous dire ce qui t'a amenée au graffiti ?

Je dois commencer par dire que lorsque je vivais à Bangkok, je voyais beaucoup de graffitis et j'avais toujours une vision négative de cet art. Mais en déménageant à Chiang Mai, mon point de vue a changé. J'ai commencé à voir de magnifiques fresques murales et j'étais émerveillée par la puissance des œuvres créées à l'aérosol. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à m'y intéresser. J'aime aussi les défis, et le street art n'est certainement pas un travail de tout repos. Je me demandais simplement si j'en étais capable et si je pourrais supporter un environnement aussi difficile. J'ai commencé à pratiquer en 2015. Je n'avais pas vraiment de personne en particulier qui m'inspirait, car je crois que c'est moi-même qui me donne envie de créer. En termes de pratique et de technique, la première personne que j'ai rencontrée a été Maury, un artiste local de Chiang Mai. Aujourd'hui, il est à la fois mon professeur et mon partenaire. Peu de temps après, nous avons fondé MSV qui compte désormais des membres thaïlandais et internationaux.

Le graffiti est souvent lié à l'espace urbain, que représente la rue pour toi ?

Le street art est un état d'esprit. Je crois que le lien avec la culture urbaine naît d'une véritable passion. Ce n'est que lorsqu'on l'aime vraiment qu'on peut s'y investir et surmonter les difficultés. Travailler avec la ville et la rue n'est pas aussi confortable que de peindre dans un atelier. Beaucoup de gens se lancent dans le graffiti uniquement pour en tirer profit, même s'ils ne l'aiment pas vraiment. Créer dans la rue vient souvent du besoin de s'exprimer, de s'immerger pleinement dans ce qu'on aime, de faire ses preuves et d'accepter l'imprévisible et l'incontrôlable. C'est ce qui rend le graffiti si fascinant.

Comment ton style a évolué au fil des années et comment le décris-tu aujourd'hui ?

Je ne saurais pas vraiment définir mon style (rires). J'aime beaucoup de choses différentes. Avant, je me décrivais comme une artiste de street art spécialisée dans les personnages, mais maintenant j'étudie aussi le lettrage. Même si les résultats ne sont pas encore très concluants. Mon travail est en constante évolution. Mais depuis le début j'ai toujours aimé dessiner des personnages, surtout des femmes. Je souhaite développer mes techniques et mon langage visuel pour que mon travail ne paraisse pas monotone. Dernièrement, j'explore la superposition d'images et de couleurs, en ajoutant des couches pour rendre mon travail plus complexe et stimulant. J'aime me dépasser.

Comment choisis-tu les lieux et les murs sur lesquels tu peins ? Est-ce illégal et comment réagissent les gens et la police en Thaïlande ?

Je demande généralement l'autorisation avant de peindre un mur, car mon travail exige du temps et une grande attention aux détails. Je souhaite aussi faire évoluer le regard que portent les membres de la communauté sur le street art. Parallèlement, je respecte l'esprit originel du graffiti, qui est avant tout un mouvement de rébellion. L'attitude de la police en Thaïlande est variable, mais dans l'ensemble, elle apprécie les œuvres esthétiques et placées dans des lieux appropriés.

**“...accepter l'imprévisible et l'incontrôlable. C'est ce qui rend le graffiti si fascinant.”**

Tu fais partie du collectif MSV. Quel est l'objectif de ce collectif ?

MSV signifie Massive. À l'origine, c'était un groupe d'artistes de graffiti qui se réunissaient à Chiang Mai. Chiang Mai est une ville entourée de montagnes, abritant les plus hauts sommets de Thaïlande. Nous avons donc choisi le mot massive comme symbole de ces montagnes. Tous les membres sont très proches, comme une famille, unis par des liens forts. Notre collectif commence généralement avec des amis proches, puis s'agrandit pour inclure des personnes partageant des idées et une approche du travail similaires. Nous ne cherchons pas à avoir un grand nombre de membres ; nous privilégions plutôt la convivialité et la proximité – comme une équipe de football – en nous comprenant mutuellement et en nous soutenant les uns les autres pour faire progresser notre travail.

Comment le travail en équipe influence-t-il ta créativité et ta manière de peindre des fresques ?

Travailler en équipe est très différent du travail en solitaire. Le travail d'équipe implique des échanges et une planification commune pour créer une composition d'ensemble équilibrée et harmonieuse. Parfois, cela signifie aussi adapter son propre style pour qu'il s'intègre parfaitement à l'œuvre collective.

Peins-tu aussi en atelier ?

Oui, je travaille aussi en atelier. J'utilise différents types de peinture, y compris, bien sûr, l'aérosol. Je peins sur toile et autres supports, mais pas en grande quantité, car je préfère de loin aller créer dans la rue.

Bangkok a connu un véritable essor du street art ces dernières années. Comment perçois-tu cette évolution et est-elle similaire à Chiang Mai ?

De l'extérieur, on peut constater une augmentation du street art à Bangkok et parler de croissance. C'est peut-être le cas, mais cela ne reflète pas la véritable croissance de la scène street art thaïlandaise. De nombreux graffeurs restent méconnus et ne sont jamais sollicités. À Bangkok, le street art donne souvent l'impression d'être une simple façade, un prétexte publicitaire pour les investisseurs... Nombre de ces personnes ne sont pas de véritables artistes de rue ; ce sont des designers et des illustrateurs qui utilisent le terme street art à des fins personnelles. Le gouvernement n'a jamais organisé d'événements sérieux pour soutenir les artistes. Il demande souvent de l'aide, mais les artistes ne reçoivent généralement rien en retour. Cela montre clairement le peu de considération qu'il accorde à l'art et aux artistes, on le constate dans l'organisation des festivals et événements de street art en Thaïlande. Je pense que l'intrusion de personnes qui n'apprécient pas véritablement le street art a biaisé la scène artistique thaïlandaise. Et inutile de parler de Chiang Mai. Organiser un événement ici est très difficile, surtout pour trouver des sponsors. Les habitants restent très attachés à leur identité locale et traditionnelle, ce qui rend le développement du street art à Chiang Mai extrêmement complexe. À plusieurs reprises, nous avons organisé des événements autofinancés, simplement pour stimuler un mouvement.

Tu as voyagé et travaillé au Japon, notamment à Kyoto et Osaka...

Le Japon est un pays fascinant, doté d'une identité forte et unique. J'aime créer des œuvres inspirées par le Japon car sa culture regorge d'éléments graphiques originaux et intéressants. Cependant, le street art au Japon reste encore confidentiel et peu répandu. Beaucoup de jeunes s'adonnent au graffiti par effet de mode et pour délirer, un peu comme en Thaïlande. Peindre des murs est une tâche complexe, surtout si elle s'inscrit dans un projet sérieux et bien planifié. Chaque création est contrainte à un long processus de réalisation, les artistes doivent généralement obtenir l'approbation de nombreuses personnes.

Selon toi, quelle est la place du graffiti et du street art en Thaïlande par rapport au reste de l'Asie ?

Je dirais qu'on se situe quelque part entre deux (rires). Notre culture urbaine n'est pas encore aussi développée qu'en Indonésie. Là-bas, la scène est très importante, avec de nombreux adeptes. Il y a plusieurs marques et fabricants de bombes de peinture, ce qui leur permet d'organiser des festivals de graffiti de grande qualité. Parallèlement, dans beaucoup d'autres pays asiatiques, la pratique du graffiti reste encore cantonnée à de petits groupes.

La musique joue-t-elle un rôle important dans ton processus créatif ?

Absolument ! J'adore écouter de la musique depuis mon enfance, et c'est pourquoi j'ai d'abord envisagé une carrière musicale avant de me tourner vers la peinture. Parfois, j'ai l'impression qu'elle influence fortement ma façon de créer. La musique que j'écoute est très variée. J'écoute toujours des morceaux que j'aimais déjà quand j'avais neuf ans. Enfant, j'étais passionnée de rock et de musique alternative, surtout parce que mon grand frère était guitariste et que je m'en suis imprégné. Au début du collège, je me suis intéressée au métal et au hardcore. Plus tard, en entrant au conservatoire, j'ai commencé par la guitare classique et j'ai choisi d'étudier le violoncelle, en jouant dans un orchestre, ce qui m'a amenée à écouter beaucoup de musique classique à cette époque. À l'université, je me suis intéressée au hip-hop, notamment à la trap. Tous ces genres font encore partie de mes goûts musicaux aujourd'hui ; je passe de l'un à l'autre régulièrement.

Le projet de graffiti sur l'avion m'a beaucoup marqué par son ampleur, quel était l'objectif ?

Le projet de l'avion a débuté lorsqu'un client a souhaité transformer un avion en café. Il est situé à Roi, ma ville natale. Le propriétaire m'a laissé carte blanche. J'ai donc utilisé les techniques qui m'intéressent actuellement : la superposition de visages et une typographie basée sur mes initiales. On pourrait dire que cet avion reflète qui je suis à ce moment précis de ma vie.

**“ Je pense que l'intrusion de personnes qui n'apprécient pas véritablement le street art a biaisé la scène artistique thaïlandaise. ”**



Ton art semble s'inscrire dans une vision à long terme. Comment envisages-tu ton évolution, les galeries t'intéressent-elles ?

Je ne me ferme pas complètement. Travailler en galerie est une autre possibilité qui m'intéresse, mais je me concentre toujours principalement sur le travail dans la rue, comme je l'ai toujours fait. Je me définis comme un artiste de rue, donc naturellement, la plupart de mes œuvres se trouvent en extérieur. Quant à l'avenir, je n'ai pas vraiment d'attentes. Tout comme lorsque j'ai commencé à utiliser la peinture en aérosol, je ne projetais pas ce que j'allais devenir. Je suis simplement heureuse au présent et je laisse le futur venir à son propre rythme, en toute liberté, sans trop de règles ni de plans.

Qu'aimerais-tu transmettre à la nouvelle génération d'artistes urbains en Thaïlande ?

Les jeunes intéressés par cette scène doivent savoir que s'ils manquent de moyens pour apprendre, acheter de la peinture, ou du matériel, nous serions heureux de partager notre expérience et nos connaissances, et même de fournir du matériel à ceux qui en ont vraiment besoin. Nous sommes toujours prêts à soutenir les jeunes qui ont de bonnes idées et qui sont engagés dans leur travail. Ils représentent l'avenir de la scène. L'inspiration ne se transmet pas seulement des artistes plus âgés aux plus jeunes ; les jeunes peuvent aussi nous inspirer avec de nouvelles perspectives. Je pense qu'il s'agit d'une énergie qui circule dans les deux sens.

Penses-tu que le graffiti puisse être un outil d'expression culturelle et identitaire en Asie ?

Bien sûr, tout comme à ses débuts aux États-Unis, au sein de la culture hip-hop. Le graffiti a fait connaître cette sous-culture au monde entier. Mais avant de pouvoir avoir un véritable impact, il lui fallait des bases solides et une passion suffisamment forte pour déployer toute son énergie à travers le globe.

Quels sont tes projets pour 2026, des collaborations avec des artistes japonais ou européens ?

Absolument. Je suis ouverte à toutes les opportunités et je suis toujours ravie de collaborer avec des personnes d'horizons et de nationalités différentes. J'aime apprendre d'elles. Très prochainement, je vais réaliser un projet avec une artiste danoise pour célébrer la Journée internationale des droits des femmes. Nous sommes toutes les deux des artistes femmes qui œuvrent sérieusement dans le domaine du street art, dans nos pays respectifs, où les femmes sont encore très peu présentes. Je suis vraiment enthousiaste à l'idée de ce projet. Quant au Japon, je suis toujours ouverte aux propositions et j'attends avec impatience les invitations, non seulement du milieu artistique, mais aussi de la musique et d'autres domaines créatifs que je trouve tout aussi intéressants.

**“ Le street art au Japon reste encore confidentiel et peu répandu, un peu comme en Thaïlande. ”**

As-tu un adage thaï ?

Non... (rires). Je ne suis pas très douée pour parler ou utiliser les langues. C'est pourquoi je communique via l'image.

Quels sont tes trois endroits préférés à Chiang Mai ?

J'adore la nature, c'est pour ça que je me suis installée ici. J'aime les montagnes, le Doi Suthep, le barrage de Mae Ngat et Chiang Dao.

Pour conclure cet entretien, un dernier mot ?

Merci à tous ceux qui me suivent et me soutiennent, cela me donne de la force et de la motivation à chaque fois que je travaille. Je continuerai à m'entraîner et à progresser.



WARIS.



“ MSV signifie Massive. Chiang Mai est une ville entourée de montagnes, abritant les plus hauts sommets de Thaïlande. Nous avons donc choisi le mot massive. ”





# LA HERIDA

LA HERIDA EST LE PROJET DE LORENZO SETTI ET EUGENIO PETRARCA. LE DUO ITALIEN OUVRE SA DISCOGRAPHIE AVEC "DEAD IN DEVIL'S PARADISE", UN ALBUM DE MUSIQUE ÉLECTRONIQUE EXPÉRIMENTAL DISPONIBLE EN CD EN ÉDITION LIMITÉE CHEZ ARSENIC SOLARIS ET EN VERSION NUMÉRIQUE CHEZ ATME RECORDS. CES ONZE COMPOSITIONS PLONGENT L'AUDITEUR DANS UNE TRASSE HYPNOTIQUE OÙ FUSIONNE DES SONORITÉS ACOUSTIQUES À DES TEXTURES SONIQUES. DEPUIS LEUR STUDIO BERLINOIS, LES PRODUCTEURS ÉVOQUENT LEURS PRINCIPALES INSPIRATIONS, L'IMPORTANCE DU FIELD RECORDING ET LEUR VISION DE LA MUSIQUE CONCRÈTE.

Pourriez-vous décrire votre son ?

Abrasis, spasmodique, viscéral.

Combien de temps vous a-t-il fallu pour produire votre album "Dead In Devil's Paradise" ?

Ce fut un long périple. Tout a commencé par quelques idées pour la configuration du studio, qui fonctionnaient pour certains morceaux. Mais les circonstances nous ont ensuite obligés à réduire notre espace de travail et à adopter une approche différente de la composition. Nous avions beaucoup à dire et de nombreuses façons de l'exprimer. Cela n'a pas été facile de filtrer et de composer une constellation qui englobe toutes ces phases. Pendant environ deux ans, sans jamais s'arrêter, parfois en stagnant, parfois en pesant chaque pas avec précaution comme si l'on marchait sur des sables mouvants, "Dead in Devil's Paradise" a pris forme.

Vos principales sources d'inspirations ?

L'oublié, l'anathème du passé qui ressurgit, les cycles sans fin et les marques brûlées sur la peau, les couteaux et les caves aux plafonds bas, la difficulté de vivre dans la société contemporaine, l'inadéquation, l'impossibilité de respirer un air pollué, le gris du béton et l'odeur d'humidité, le post-folk de l'ère numérique binaire, les drones, des scènes expérimentales et d'improvisation, le bruit qui résonne en chacun de nous, l'appel ancestral des tambours, la pression sonore qui vous tire de votre torpeur, les moments post-club, les pulsations qui vous font vibrer tandis que vous descendez sous terre et vous arrêtez juste avant d'ouvrir cette porte.

Quels sont vos outils ?

Des objets du quotidien ont servi à la batterie. Les basses fréquences ont été figées et diffusées sur des amplificateurs massifs. La simplicité des circuits analogiques, ainsi que tous les minéraux extraits des terres exploitées nécessaires à la fabrication des cartes logiques d'ordinateurs, ont été mis à contribution pour cet album. Des enregistrements de terrain, aussi bien dans les îles grecques que dans les rues de Berlin, ont estompé les frontières de cet opus. Des flûtes programmées et des voix fortement post-produites se mêlent à une conception sonore agressive et granuleuse.

Quel rôle jouent les enregistrements de terrain dans votre travail ?

Les enregistrements de terrain sont peu nombreux mais essentiels. Ils ont permis un travail de contextualisation et de décontextualisation. L'objectif était de créer de la profondeur et de l'ampleur, de fusionner des scénarios, de relier des réalités parfois très éloignées dans l'espace et le temps, et de superposer les débris, à l'image de la terre que nous foulons chaque jour.

Dans le dernier morceau, "La Curandera", que dit la chanteuse ?

La vérité.

Quels effets cherchez-vous à produire sur l'auditeur ?

Cet album est indéniablement le fruit d'une période complexe et intense de tensions sociales dans la société contemporaine. Des moments d'une violence sonore brutale et des murs de son, alternant avec des instants d'une grande douceur et, d'une certaine manière, de romantisme. Tous ces éléments sont là pour impacter les émotions de l'auditeur, le perturber, voire le déstabiliser, mais aussi pour les reconnecter au présent, les emmener main dans la main dans un voyage lointain dont nul ne connaît la destination.

**“ Tous les minéraux extraits des terres exploitées nécessaires à la fabrication des cartes logiques d'ordinateurs, ont été mis à contribution pour cet album. ”**

Vos productions reflètent-elles le besoin de se recentrer sur l'essentiel et d'échapper à la frénésie de notre société ? Ont-elles une dimension politique ?

Aujourd'hui, la politique apparaît souvent comme une question de perspectives changeantes, un discours relatif façonné par la manière dont il nous est présenté. Notre intention était de construire un mouvement continu, ondulatoire, entre tension et relâchement. Si cette oscillation de sensations et de souvenirs peut susciter des interrogations ou inviter à la réflexion, alors, de ce fait même, elle devient politique.

Quel rôle vos collaborateurs ont-ils joué dans l'élaboration de l'album ?

La Herida, dans sa forme la plus fluide, est composée d'une multitude d'idées, de perspectives et de personnes qui, par leurs voix et leurs pratiques, ont façonné ce projet. Affûteurs de couteaux, photographes, claquements de mains, voix envoûtantes, flûtes astrales et lieux de culte pour enregistrer et écouter. Ces arts et métiers se sont unis pour donner vie à cette première œuvre.

Votre définition de la musique concrète ?

Au sens académique, il s'agit d'un ensemble de sons naturels réorganisés selon un ordre non conventionnel, qui bouleverse les codes et confère une signification différente à ce qui semble relever d'une esthétique particulière. Cette technique, née en France, a influencé de nombreux compositeurs contemporains, que l'on peut regrouper sous le terme générique de « musique électronique ». Son importance est telle que des références à ce style novateur et à ces techniques sont présentes dans une grande partie de la musique expérimentale contemporaine. Y compris dans cet album.

Pourquoi collaborez-vous avec les labels Arsenic Solaris et ATME Records ?

L'esthétique ésotérique et occulte du label Arsenic Solaris semblait en parfaite harmonie avec l'album. Arsenic Solaris s'est chargé de la production artisanale de cet album en édition limitée à 150 Cds, et nous en sommes très reconnaissants ! Le label ATME Records, à l'esprit mystérieux, a joué le rôle de diffuseur, permettant à l'album d'atteindre un public international tout en évitant les plateformes d'exploitation.

Que représente la pochette ?

Elle représente la fragilité et la vulnérabilité. Et aussi la force et la résilience de l'album. Un scénario onirique, à la fois ancré dans nos mémoires ancestrales et issu de ce que nous percevons de nos propres yeux, à cet instant précis.

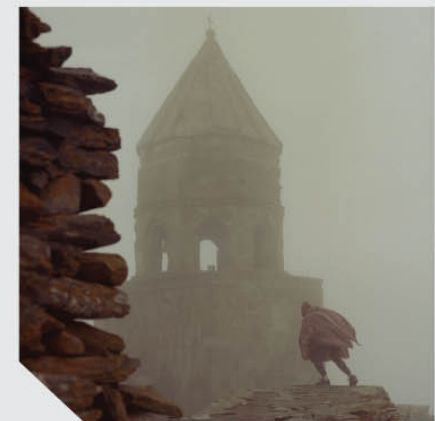
La Herida en trois mots ?

« Que no cierra ».

Si vous pouviez vous téléporter quelques heures...

Dans la jungle, pieds nus, en sueur, respirant l'eau, tandis que des échos lointains se rapprochent peu à peu.

**“ ATME Records, a permis à l'album d'atteindre un public international tout en évitant les plateformes d'exploitation. ”**



CLÉMENT ALIAS ZAJAZZA EST SOUS LES RADARS DE LA PRESSE FRANÇAISE ET POURTANT IL EST L'UN DES BEATMAKER-TABLISTS DU PAYS DES PLUS CRÉATIFS. EN 2009, IL S'INSTALLE À NEW YORK POUR VIVRE PLEINEMENT SA PASSION POUR LE HIP-HOP. IL FRÉQUENTE LA SCRATCH ACADEMY PUIS LES SOIRÉES FREESTYLE MONDAYS, AINSI IL RENCONTRE DES POINTURES DU MOUVEMENT. INFLUENCÉ PAR CETTE JAM, EN REVENANT À LYON EN 2011, IL LANCE MUSICAL PUZZLE. IL RETOURNE RÉGULIÈREMENT AUX USA, ENCHAÎNE UN SÉJOUR AU MOYEN-ORIENT ET DES VOYAGES RÉCURRENTS AU BRÉSIL, CE QUI VA LUI PERMETTRE DE COMPOSER UN CASTING INÉDIT COMPARÉ À SES COMPÈRES DE L'HEXAGONE. IL EN RÉSULTE PLUSIEURS 7 INCH ET DES SORTIES DIGITALES DONT LE FLAMBOYANT ALBUM "UNCLE HAYWOOD & LUCIEN" EN 2015. SON ESPRIT D'AVENTURIER L'AMÈNE EN 2022 À FORMER LE TRIO SAMPLING IS BEAUTIFUL QUI, AUJOURD'HUI, DÉFEND SUR SCÈNE LE LP "CAPTURE". RETOUR SUR UN PARCOURS ATYPIQUE RICHE EN SURPRISES.

**ZAJAZZA**

Bienvenu, un verre de ?

Hello ! Merci pour cette invitation ! Je prends volontiers une petite caipirinha pour réchauffer l'atmosphère avec ce temps si pluvieux à Lyon ces jours-ci !

Dans quel environnement as-tu grandi, y avait-il des vinyles à la maison ?

J'ai grandi à Vienne (Isère) dans un environnement très nature et musical. Je suis le troisième et dernier de la famille. La musique est surtout présente via ma mère qui est musicienne intervenante en écoles de musique. Mes parents étaient et le sont toujours plutôt branchés musique classique. J'ai été bercé à cette musique étant petit, ce qui m'a surtout marqué étaient les œuvres de Tchaïkovsky, comme "Casse Noisette", que je trouve toujours aussi stylé quel que soit son âge. Oui, il y avait pas mal de vinyles à la maison. Petit, je bloquais sur les disques des Frères Jacques, qui bossaient d'ailleurs avec Gainsbourg entre autres... Et c'est d'ailleurs l'un des premiers disques que j'ai samplé. Ado, entre 95 et 98, j'ai eu la chance d'accompagner ma mère plusieurs fois au CFMI de Lyon, dans lequel il y avait un studio qui fonctionnait entièrement à bande magnétique. J'avais une certaine allergie pour la théorie musicale. A l'époque, je sentais que j'étais attiré par l'aspect geekerie de la musique avec des machines, des bandes...

Quel a été le déclic qui t'amène à créer de la musique, à sampler, et avec quel équipement tu débutes ?

Ado, vers 14/15 ans, je voyais ma mère utiliser Nuendo ou Cubase pour enregistrer ses parties de flûtes sur un Pc de base que nous avions à la maison. J'étais déjà complètement fan du mouvement hip-hop en général, ça s'échangeait des cassettes entre potes. Ça allait du rap US au rap français et j'avais une envie grandissante de faire mes propres instrus. J'ai démarré tout seul en samplant les Cds de la maison, en utilisant le magnétophone de base du Pc. J'avais trouvé un moyen de copier-coller les boucles que je faisais. Ce n'était finalement pas trop mal vu les options que me proposaient ce petit logiciel, mais des fois cela ne tournait pas rond, c'était très roots ! Ensuite j'ai mis les mains sur un clavier Yamaha PSR 1000 qui servait dans les cours de ma mère. Et c'est comme cela que j'ai pu faire mes premières programmations rythmiques. Autours de mes 18 ans, je me suis mis à un logiciel assez simple qui s'appelait Cool Edit, qui me permettait de faire des choses un peu plus propres. C'est grâce aux rencontres que j'ai pu découvrir des nouvelles techniques, avoir des logiciels crackés et lancer l'aventure. Maintenant je ne suis pratiquement que sur hardware dont une MPC, Ensoniq et EMU.

Pourquoi et quand choisis-tu le pseudo Zajazza ?

Vers 18 ans, avec un pote on a acheté une paire de platines Numark et une table de mixage. Chaque semaine on apportait le matos chez l'un ou chez l'autre. Mais assez vite, mon pote s'est découragé et je me suis retrouvé avec le matériel à temps plein.

Après de nombreuses semaines à galérer, j'ai réussi mon premier beat matching, je m'en rappelle comme si c'était hier... Puis petit à petit avec les cassettes VHS de tutoriels et les rencontres entre Djs, on a pu apprendre de nouvelles techniques de scratch et de pass pass. J'ai fait mes premières mix-tapes et mes premières soirées sous le pseudo Dj Clemenza en rapport à un personnage dans le film "Le Parrain". Beaucoup de potes utilisaient le diminutif "Za" pour m'appeler, alors en 2007, lorsque que je souhaitais sortir ma première beat tape en tant que producteur, j'ai voulu mélanger cela avec le mot jazz dans mon pseudo. C'est comme cela qu'est né ce pseudo bien perso, et je n'avais pas conscience à l'époque qu'il sera dur à prononcer pour plusieurs personnes (rires).

Peux-tu nous expliquer ton affection au Brésil ?

J'ai eu la chance de découvrir ce pays en 2003, et je suis tombé amoureux de la culture, de la langue et de la musique. J'ai tout fait pour avoir une expérience de vie là-bas et, quelques années plus tard, j'ai trouvé un boulot de traduction sur place, qui m'a permis d'aller digger tous les weekends dans les rues de Porto Alegre. C'est durant cette époque que j'ai aussi rencontré ma femme dans le sud du Brésil. Donc depuis je me sens un peu brésilien d'adoption. J'espère pouvoir y faire une tournée avec mon groupe, un jour, qui sait ?

Ces dernières années il semble que le rap US a un engouement de plus en plus croissant pour des samples en provenance du Brésil. Une musique riche qui a finalement été assez peu samplée pendant l'âge d'or du rap...

Alors, je crois que je suis un peu déconnecté de ce qui se fait car en ce moment je suis à fond sur la nouvelle scène jazz. Mais pour le Brésil, il y a quelques années, il y avait bien sûr J-Dilla qui avait fait un taf incroyable avec The Pharcyde et le titre "Runnin'" qui utilisait le sample "Saudade Vem Correndo" de Stan Getz et Luiz Bonfá. Les Jurassic 5 avait aussi des vibes brésiliennes, bien sûr, grâce à Dj Numark et Cut Chemist qui samplaient aussi de la musique brésilienne sur leurs projets solo. En France, il y a eu un passage qui m'avait marqué dans la routine de C2C aux DMC, en 2005. C'était un beau clin d'œil à le samba. Cela ne m'étonne pas que cela revienne en force parce que la musique brésilienne est ultra riche en termes d'harmonies, de mélodies et de rythmes !

En 2009, tu pars à NYC, j'imagine pour être plus proche du mouvement. As-tu un objectif et est-ce ton premier séjour là-bas ?

Oui, en effet, je pars m'installer à New York pour essayer de bosser dans le milieu hip-hop. C'était ma deuxième fois dans cette ville, j'y étais déjà allé en 2005 sur une courte période. Cette fois-ci je comptais bien m'installer, j'avais quelques contacts d'artistes via Myspace. Mais finalement peu d'entre eux vivaient sur New York même. Je me suis très vite inscrit à la Scratch Academy car cela me permettait d'avoir un petit studio sur place.



Zajazza home studio en 2008, à New York.



Zajazza home studio en 2012, à Lyon/ Photo Dj P

Cela m'a aussi permis de rencontrer des Djs hip-hop, comme les Executioners, Q-Bert quand il était de passage, et d'autres légendes de l'époque, c'était assez dingue. Mon but était de commencer à bosser avec des rappeurs sur place, alors je suis allé dans tous les opens-mics et concerts en ville. C'est comme cela que j'ai découvert la soirée Freestyle Mondays organisée par Illspokinn. J'y étais tous les lundis, il y avait des battles de Mcs, avec des musiciens sur scène. Le tout avec une pure vibe et un gros niveau. Un jour, j'ai imprimé des Cds gravés avec une quinzaine d'instrus et une petite carte de visite, puis j'ai filé ça à tous les rappeurs qui m'avaient impressionné lors de ces battles. Le lendemain, à ma grande surprise, le téléphone n'a pas arrêté de sonner. C'est comme cela que j'ai commencé à produire pour Rabbi Darkside, Illspokinn, Farbeon, Hired Gun...

Après tu vas sortir ton premier single et, je crois que tu participes à des jams à NYC en 2010 ?

Grâce à une beat tape, Rabbi Darkside a commencé à m'inviter sur des plans. On a sorti le single "State of the Union" en digital et Cd avec un beau concert de sortie dans le centre de Manhattan, cela m'a permis de me faire connaître à New York en tant que beatmaker et Dj. C'est ainsi que j'ai commencé à me faire inviter sur disques ou sur scène à New York et ses environs. De plus, j'étais tous les jours à la Scratch Academy pour m'entraîner et je commençais à avoir un petit niveau en turntablism.

En 2011 tu sors ton premier disque en auto-prod, pourquoi en 7 inch et peux-tu nous raconter l'histoire derrière "A Falador Passa Mal" et "Visas" avec Rabbi Darkside ?

Après la sortie du single "State of the Union" avec Rabbi Darkside, on a monté une tournée au Brésil avec également le rappeur Hired Gun. On a enchaîné les dates pendant deux semaines au sud du Brésil, et en même temps, on a créé l'album "Skillz to Take Brazil" avec pas mal de featurings brésiliens. On a ensuite présenté cela au label indépendant new yorkais Say Word et c'est sorti assez vite avec une belle release party au Bowery Poetry club, de NYC. Pour fêter cela, on a sorti le 45 tours avec deux titres "A Falador Passo Mal" et "Visas". Pour la petite histoire, le morceau instrumental "A Falador Passo Mal" a été utilisé par Canal+ comme morceau d'avant match de la coupe du monde au Brésil en 2014 ! C'est marrant, sachant la manière bien underground de faire tout cet album. Et "Visas", un des singles de notre album, contient un sample de Serge Reggiani, il faut que je retrouve l'original... J'avais la fâcheuse tendance à ne pas noter les samples que j'utilisais à l'époque.

En 2014, tu enchaînes avec "Mafia Cubana" et "El Viaje", il y a une évolution dans ta façon de produire et cette fois, il y a des influences cubaines et il y a aussi une Bd...

Yes, après mon périple new yorkais et brésilien, je reviens fauché en France, mais avec la tête pleine d'inspiration. J'arrive tout de même à suivre les potos américains sur leurs tournées européennes, une véritable chance pour moi qui n'avait pas beaucoup d'expérience sur scène.

J'ai créé à Lyon les soirées Musical Puzzle, très inspirées de ce que je connaissais à New York, et je me fais rapidement une bonne bande d'amis artistes. C'est comme cela que je rencontre les gens derrière Original Watts, un éditeur qui était spécialisé dans la réédition grand format de bande dessinée. Cette maison a ensuite sorti des disques pour devenir Watts Records, un disquaire à Lyon. Ils m'ont alors proposé de faire la bande son, un deux titres sur 45 tours de la Bd "Perico" de Régis Hautière et Philippe Berthet. L'histoire de cette Bd nous entraîne à Cuba, en 1958, quelques mois avant la révolution castriste, jusqu'à Miami et Hollywood. Ça m'a bien inspiré, et je suis parti sur un délire assez latin funk et hip-hop, avec une MPC 2000 XL pour tout ce qui est programmation et des musiciens sur les parties basses et claviers. Le vinyle sold out était vendu avec la Bd, c'était bien cool.

Après six ans de travail, tu lances "Uncle Haywood & Lucien". Est-ce via le biais de Core Rhythm que tu connectes avec autant de Mcs qui ne viennent pas souvent en France comme Homeboy Sandman, Breez Evaflowin, Eagle Nebula, Tah Phrum Duh Bush, Grand-Phée, Creature, et as-tu aussi enregistré avec eux en physique ?

Ah oui ce disque est une de mes plus grandes fiertés malgré la faible diffusion. Je suis rentré en France en 2010, et ensuite j'ai gardé énormément de liens avec les artistes new yorkais. J'y allais 2 à 3 fois par an pour aller faire des dates et aussi pour enregistrer des nouveaux morceaux. Je connaissais certains artistes de l'époque des Freestyle Mondays, mais pour ce disque, c'était surtout des contacts à Core Rhythm. On les a enregistrés sur une semaine dans un studio à Brooklyn. C'était vraiment quelque chose de fort, j'avais invité mon cousin lors des prises, il doit y avoir quelques images filmées avec un vieux caméscope.

Pendant toutes ces années tu ne fais que de la musique et tu invites des musiciens français : Alix Laran (trompette d'Antichambre), Clément Lescure (clavier de Grooveat), Guillaume Chambrier (basse de Za Dirty Jazz Gang), JB (saxophone d'Abyssinie Club), Paule Dubrigny et Cha aux chœurs. Sont-ils tous des potes de Lyon et quelle est l'implication de Dj P ?

Oui, ce sont vraiment mes proches ! J'ai démarré les soirées Musical Puzzle en rentrant de New York en 2010-2011 et j'ai tout de suite connecté avec la scène zicos et la scène hip-hop de Lyon. Je voulais déjà à cette époque intégrer le plus d'instruments dans mes prods pour vraiment donner de la vie. Par exemple pour les basses, je ne fais jamais de copier/coller, on joue la track entière pour le rec, avec très peu d'éditeurs au final. Dj P, est mon poto de longue date, un des meilleurs scratcheur studio également. Il est invité sur trois morceaux pour les scratches.

Comment et pourquoi décides-tu de travailler avec Kevin Augsberg pour le mix de "Uncle Haywood & Lucien" ?

Kevin Augsberg basé à Brooklyn est l'ingénieur des artistes que je côtoyais à New York. Il a vraiment la culture du mix hip-hop dans le sens où il gère vraiment bien le dosage sample, drums... C'était assez naturel de bosser avec lui pour le mix, sachant qu'il avait déjà mixé l'album "Skillz to Take Brazil" quelques années plus tôt. Pour le mastering, je passe très souvent par Blanka en France, qui bosse super bien et avec qui cela se passe très bien humainement également. Le projet n'a pas été défendu médiatiquement, j'avais de très belles touches avec pas mal de labels, mais Core Rhythm a eu des soucis perso au moment de finir le disque, et il a eu d'autres priorités. De mon côté, je n'avais pas assez de contacts et d'expérience pour bien gérer la sortie. C'est pour cela que le projet n'est sorti qu'en digital avec très peu de couverture médiatique. Avec le recul, on aurait dû retarder la sortie, pour faire cela dans les règles mais bon ça fait partie des expériences qui te forgent pour la suite. Je suis tout de même content que ce soit dehors, c'est finalement un sacré bon souvenir d'avoir parcouru tout ce chemin avec cette équipe. On sort tout de même un single de l'album en 45 tours, "Its Not Fair" est un titre qui passe bien sur le dancefloor. Ensuite je suis retourné à New York, car en parallèle, je bossais sur l'album de Illspokinn. On a sorti l'album "Vagabond Road" ensemble, en 33 tours.

Finalement, à ce moment, tu es plus écouté outre-Atlantique qu'en France ?

Ah oui je pense, je ne sais pas si je suis bien connu ou reconnu par le public, finalement j'étais bon au service d'un projet. Les rappeurs US se passaient le mot pour me prendre sur leur album ou en tournée, c'est comme cela que je me retrouvais souvent en tournée européenne ou française avec Illspokinn, Rabbi Darkside. Il est vrai que même si je vivais à Lyon, je bossais presque exclusivement avec ces artistes.

En 2019 tu sors encore un 7inch. Composes-tu et joues-tu tous les instruments ? Et peux-tu nous parler de ta rencontre avec Maddy Butcher, la chanteuse et aussi Dj, cette fois de Birmingham, en Angleterre ?

C'est une époque où pour des raisons de couple, je pars m'installer à Dubai, je trouve un boulot de Dj résident dans un hôtel et je tourne pas mal en Dj set dans le Proche-Orient parce que, un peu avant, j'ai gagné le championnat Dj du Proche-Orient. Ce titre me permet de rencontrer pas mal de monde sur place dont Dj Lobito. Ce dernier fait venir Dj Format (Uk), et lors de cette soirée je découvre la chanteuse soul Maddy Butcher qui m'impressionne par son grain de voix et son énergie ! J'appelle mon pote Fraser, le guitariste des Musical Puzzle, et on monte deux morceaux ensemble. Je m'occupe de tout ce qui est programmation rythmique et arrangements, accompagné de Fraser à la basse et guitare. C'est sorti en 45 tours, une fois de plus avec Original Watts.

La même année tu sors "Sweet Soul", une chanson d'un autre style et en même temps pas si éloignée, en créole avec Olivya ! Superbe exercice ! As-tu aussi voyagé aux Antilles ?

Ah merci ! Et non malheureusement je ne suis jamais allé aux Antilles ! Olivya est une amie, qui travaille notamment dans l'excellent groupe Dowdelin. J'ai toujours adoré son énergie et son grain de voix. Ça doit être le morceau que j'ai composé le plus rapidement. L'idée a dû venir en 15 minutes... C'est aussi la première fois que j'enregistre mon pote Yacha Berdah pour le solo de trompette. Ce n'est que le début car il deviendra un peu plus tard membre de mon groupe Sampling is Beautiful. Pour la petite histoire, une marque de fromage français bien connue m'a contacté pour utiliser ce morceau pour leur pub télé. Un peu dans l'urgence, j'ai dû le faire éditer chez JFX, car je n'avais pas de connaissance contractuelle à l'époque.

A partir de 2021 tu utilises le nom Sampling is Beautiful pour sortir de nouveaux morceaux plutôt en format digital, pourquoi ?

Le début historique de Sampling is Beautiful date de 2017. Je rentre alors de mon plan Dj à Dubaï au mois de juin, juste avant le festival Jazz à Vienne. Je me lance alors le défi de faire une vidéo par jour en samplant un artiste qui allait se produire sur scène le soir même. C'était totalement pour rigoler, sans prétention. Mais j'ai vu que les vidéos étaient assez relayées, même par les artistes concernés. A la rentrée de septembre on s'est donc lancé avec le vidéaste Paul Bourdrel dans une série d'une vingtaine d'épisodes vidéo qui nous a fait voyager entre le Cap-Vert, plusieurs coins de France et même à New York pour un format mini documentaire genre : "On sample la grosse pomme". En fin de vidéo, on se retrouvait souvent avec un nouveau morceau, et parfois on le sortait en digital. C'est à partir de 2021-2022 que je lance le groupe du même nom.

Tu navigues toujours entre NYC et le Brésil, as-tu une anecdote de diggin' et je crois que tu découvres 5Pointz ?

Oui en effet, surtout le Brésil ces dernières années, j'ai tourné un épisode de Sampling is Beautiful dans plusieurs disquaires de la ville de Curitiba, et là je reviens depuis peu de Rio de Janeiro, j'essaye d'y aller tous les ans. J'ai une bonne collection de bons disques brésiliens, ce sont des choses que j'ai trouvées au fil du temps. Une anecdote : il y a quelques mois je reçois un appel de l'Opéra de Lyon qui cherchait absolument le vinyle original de "Clube da Esquina" de Milton Nascimento. Il y avait une conférence avant un concert et l'artiste souhaitait parler de ce disque. Assez rapidement les gens ont conseillé de m'appeler et pour le coup ils ont eu raison. J'ai donc été à l'Opéra leur prêter le disque, c'était marrant. Concernant 5Pointz, je connaissais déjà grâce à mon pote Rabbi Darkside alias Sam Sellers.

Il m'avait emmené plusieurs fois dans les années 2010, c'était un site super impressionnant ! Ça me fait penser à un coin à Sao Paulo qui s'appelle Beco Do Batman, que je recommande à tous ceux qui vont visiter cette ville ! Et l'équipe de 5Pointz nous a accueillis à bras ouverts lors de notre tournage du documentaire "On sample la grosse pomme", dans lequel on passe pas mal de temps avec Meres One qui est comme le gardien du temple.

A partir de 2023, ta façon de produire passe encore à un autre niveau, mixes-tu seul ?

Je crée en 2022, le trio Sampling is Beautiful avec Japhet Boristhène à la batterie, Yacha Berdah, à la trompette et basse, et moi-même aux sampleurs, claviers et scratches. Je me mets sérieusement aux prises de son d'instruments et naturellement au mixage. J'ai passé beaucoup de temps à côté des mixeurs pendant des sessions en studio et depuis je tente mes propres recettes. J'ai eu la chance de bosser avec des gars de la French Touch lors de la réalisation du disque "Fluoretro /Amont Aval", dans lequel je suis co-compositeur, ce projet a été mixé par Vincent Taurelle (Justice, Air...) et masterisé par Chab (Daft Punk...). Pendant les sessions j'étais à fond afin d'apprendre au maximum. Je suis dans une méthode un peu à l'ancienne avec presque que du hardware pour les sampleurs et effets.

En 2024, tu enchaînes avec les trois titres "Avant Première", puis le Lp "Capture" en 2025. Est-ce la même formule ?

Oui, ce sont nos premiers enregistrements avant l'album "Capture" sorti en 2025. Certaines batteries sont même enregistrées dans mon salon. Sur ce projet, on part en liberté totale entre hip-hop et jazz fusion avec comme règle de partir toujours d'un sample existant. Dans les samples, il y a de la musique de films, des vibes brésiliennes, du jazz contemporain... En termes de grain, on expérimente également beaucoup. On tente vraiment d'avoir un son particulier dans nos prises. Sur l'album "Capture", on invite beaucoup de musiciens, on devient un collectif, avec d'excellents artistes de la scène lyonnaise. On invite également le rappeur australien Nelson Dialect, le rappeur UK Hotrox, Sam Sellers de New York. On a sorti cet album en vinyle 33 tours et c'est cool car on a pu enchaîner une bonne tournée avec ce disque.

Le scratch est moins présent... Comment se passent les sessions studio avec les musiciens ?

Pour chaque prise, je tente d'avoir zéro édit. Donc par exemple pour une partie cuivre, on va faire quelques prises et choisir la meilleure mais je ne fais pas de compilations de prises. C'est voulu pour garder la sensation jouée en live, surtout pour le disque. Même pour la batterie, on pourrait être tenté de faire des boucles, mais je garde tout, comme cela je garde bien toute la dynamique et même d'ailleurs certaines erreurs. Ça apporte beaucoup de vie et de charme sur le morceau final. Oui, ces derniers temps j'étais à fond sur le fait de bosser ma capacité au clavier, en harmonie et en jeu. Et cela a pris le pas sur le scratch. J'en ai placé sur certains titres, parce que je voulais bien doser.



Et en live, est-ce comme en studio ou pas ?

En live, c'est rock'n roll, car on sample en direct nos phases. Yacha au looper pour sampler sa basse puis ses cuivres, et moi de même avec mes machines. C'est donc des morceaux qui ne se ressemblent jamais, avec pas mal de prises de risques et de jeux avec le public. On est bien content de ce projet, on a pu jouer au Bataclan en novembre dernier et une vingtaine de dates sur l'année.

Tu es toujours en auto-prod, est-ce un choix affirmé, décidé ?

Ça dépend des projets. L'album de Fluoretro était sorti chez Z-Productions, mes albums avec Rabbi Darkside chez Say Word. Pour Sampling is Beautiful, c'est en indé total, vu qu'on ne bosse qu'avec des samples, certains labels ne souhaitent pas prendre de risques. Mais on gère plutôt bien, avec justement la maîtrise de nos enregistrements, et il faut dire aussi qu'on a Strato Music, un super booker, et un Pusher distribution est bien en place. Donc c'est un peu comme si on était notre propre label.

L'année dernière tu as ressorti "Uncle Haywood & Lucien", est-ce une édition spéciale et quels sont tes trois titres favoris ?

Oui c'est bien cela on fête les 10 ans de cet album ! Il est ressorti à l'identique, mais comme il n'y a pas eu de diffusion à l'époque cela méritait de remettre une couche et de fêter ça ! En règle générale, je n'écoute que très peu les projets que j'ai déjà sortis. Mais ce disque a une saveur particulière pour moi. Concernant mon top trois je dirais "Old Man Rhythm" avec Breez Evah-flowin, ce gars a un style unique, une qualité d'écriture assez extraordinaire. Je mettrais aussi "Grown Folk Biz" featuring Homeboy Sandman and Eagle Nebula. On est super content d'avoir eu des ces artistes de talent avec nous. Homeboy Sandman cassait tout à l'époque sur le label Stones Throw. Je me rappelle encore de la session d'enregistrement, c'était le feu dans le studio. Et enfin "Long Days Journey", je suis content de ma prod et du son général, un sample de Miles Davis que je détruis dans un filtre. Sauf pour le mixage final, tout cet album a été produit sans ordinateur. Tout aux sampleurs et instruments branchés en analogique. A l'époque, je vivais dans un petit studio à Lyon et mon matos prenait largement plus de la moitié de ma pièce.

Via ta musique souhaites-tu passer un message ?

Le premier message est de casser un peu les codes et les barrières entre les styles. Pour moi tout est émotion dans ce qu'on partage, et pour cela on peut s'exprimer sur des tempos différents, des instruments différents, qui appartiennent à tel ou tel style. J'aime papillonner entre les styles, les mélanger sans trop me soucier de la dénomination finale. Et je tente de partager beaucoup de passion et d'optimisme dans mes créations, surtout dans le climat actuel mondial, si on peut créer pour s'évader ou faire évader, c'est une chose à laquelle je tiens beaucoup.

Tu as un amour pour le cinéma, tu soignes aussi tes vidéos. Quelques mots sur tes favorites, je pense notamment à "Obey" ?

"Obey" est un des clips de l'album "Uncle Haywood and Lucien", ce clip est réalisé par François Peyranne, un excellent vidéaste/photographe. Le but était de filmer dans les rues de Barcelone mais nous n'avions pas eu les autorisations. On a donc été filmer dans le désert espagnol et tout le crédit lui revient, il a monté une superbe équipe pour l'occasion. On s'est tout de même fait arrêter par la police, en fin de tournage, mais sans gros incident. C'est vrai que je kiffe le grand écran, le cinéma, avec une passion particulière pour les réalisations de Denis Villeneuve. Pour moi c'est un peu le boss final en matière de réalisation et de grains d'image. Tous ses films m'inspirent beaucoup musicalement. Ce n'est pas rare que je compose un truc en pensant à des scènes de films. Et j'ai la chance de bosser avec Paul Bourdreil avec lequel on fait énormément de clips et de projets audiovisuels, on a la même passion du grain et du message un peu caché à travers l'image ou le son.

Tu es aussi fan de jeux vidéo, les musiques de jeux vidéo t'inspirent-elles ?

Alors je suis surtout un nouveau venu dans ce monde du jeu vidéo (rires). Un jour, je suis tombé sur une vidéo du jeu "Assassin's Creed Origins", j'ai craqué direct, j'ai acheté une PS et le jeu. Je n'ai pas encore joué à énormément de jeux, mais celui-là en termes de musique est complètement dingue, j'aimerais savoir comment ils ont trouvé les textures. De même pour les "Red Dead Redemption" ou "Last Of Us" dans lesquels les musiques et le sound design sont vraiment immersifs.

Waou ! Que nous prépares-tu pour 2026 ?

J'ai pas mal de lives avec Sampling is Beautiful en France avec une belle surprise au mois de juin, on doit attendre un peu avant d'annoncer la date ! On va sortir un pack de samples entretemps. Je suis en train de préparer cela, j'ai samplé les musiciens et je passe cela dans plusieurs machines différentes, il va y avoir des options de batteries, de basses, ect. Et aussi je lance un duo avec le multi instrumentiste Amin Al Aïedy au oud, flûte ney, et contrebasse. On lance un duo oriental et sampling. On a une vidéo qui sort d'ici peu j'ai hâte de partager cela, je suis au clavier et sampleur sur ce projet. Je viens également d'emménager dans un nouveau studio de musique à Villeurbanne et je vais me mettre à bosser pour certains groupes en tant que mixeur.

Pour finir, quel est ton adage, ta devise ?

En relation à l'art et on peut les appliquer un peu dans la vie de tous les jours, j'ai deux devises qui font désormais partie de mon quotidien. La première est qu'il faut kiffer le chemin, parfois on se fixe un objectif, la réalisation d'un disque ou autre. Mais la plupart du temps on a aucune idée si le projet va marcher, plaire ou autre.

Tant que le chemin est enrichissant, prenant ou passionnant, c'est tout ce qui m'intéresse ! Et la deuxième c'est une phrase de mon pote Illspokinn "My favorites Artists Are My Friends". Cela en dit long sur le fait de penser que l'herbe est toujours plus verte ailleurs. Dans le monde entier la scène locale a toujours du mal à se faire respecter par sa propre ville, alors qu'à tous les coins de rue il y a des gens qui déchirent tout ou qui ont un propos qui mérite d'être partagé. Je suis fan des gens avec qui je bosse et ils me le rendent bien.

**“ Vu qu'on ne bosse qu'avec des samples, certains labels ne souhaitent pas prendre de risques. ”**



# MARK ADAMS



LA GENÈSE DE CE PROJET A GERMÉ EN 2012 LORSQUE DAVID SCHWARTZ, MUSICIEN ET BOSS DE DOWN JAZZ RECORDS, RÉALISE LA GRANDE VIRTUOSITÉ DE MARK ADAMS À JOUER SUR DEUX CLAVIERS EN MÊME TEMPS LORS DE CONCERTS POUR LE LÉGENDAIRE ROY AYERS. DE CETTE RENCONTRE À NEW YORK, MARK DEVIENT LE PROFESSEUR DE DAVID, QUI DEVIENT À SON TOUR LE DISCIPLE DE MARK L'INTRONISANT À SES CAMARADES MUSICIENS. PUIS VONT EN DÉCOULER DES SESSIONS D'ENREGISTREMENT ET L'ALBUM "THIS IS NEO-SOUL". ENTRE-TEMPS, EN MARS 2025, ROY AYERS DÉCÈDE ET CET ALBUM DEVIENT UN HOMMAGE POSTHUME AU MAÎTRE VIBRAPHONISTE. DEPUIS, MARK ADAMS ET DAVID SCHWARTZ PARTAGENT LEUR PASSION POUR LE GOSPEL, JAZZ, FUNK, HIP-HOP ET MUSIQUE ÉLECTRONIQUE DANS L'IDÉE DE PERPÉTUER L'ART D'IMPROVISATION DU GODFATHER OF NEO-SOUL. ENTRETIEN AVEC MARK ADAMS, OCCASION D'ÉVOQUER SA RELATION MENTOR-ÉLÈVE PUIS CELLE DE DIRECTEUR MUSICAL DE ROY AYERS ET DE NOUS ÉCLAIRER SUR CE NOUVEL ÉLAN ARTISTIQUE.

Bienvenu, un verre de ?

Un bon verre de vin de Grenache ou de Pinot Gris.

Quelle musique écoutais-tu hier ?

"That's You" de Lucky Daye.

Où et dans quel environnement as-tu grandi, y avait-il des vinyles à la maison ?

J'ai grandi à Baltimore et ma famille a déménagé à New York quand j'ai eu 12 ans. Ma mère jouait du piano et m'a appris à en jouer vers l'âge de 7 ans, et mon père était musicien à Broadway. J'ai ensuite commencé à prendre des cours particuliers. Plus tard, à l'adolescence, j'ai étudié avec Mike Longo, Jaki Byard et Kenny Barron. Puis j'ai obtenu une licence et un master en interprétation musicale au City College de New York, ainsi qu'un master au Queens College de New York.

A partir de quelle année collabores-tu avec Roy Ayers ? Tu dois avoir un souvenir indélébile de votre première rencontre ?

J'ai obtenu mon diplôme en mai 1991 et je partais en tournée avec lui dès juillet de la même année. En fait, avant j'ai passé une audition dans un studio de Manhattan. J'étais prêt à jouer pour Ayers mais l'audition n'a jamais lieu car il n'est pas venu. C'est son régisseur, David Baldwin, le frère de James Baldwin, qui a validé. Quelques jours plus tard, j'étais sur scène au Fort Worth's Caravan of Dreams. Je n'avais jamais joué dans une salle de jazz aussi grande, j'étais tout simplement impressionné d'autant que j'étais avec une superstar au sommet de sa gloire. En plein concert, Ayers s'est mis derrière moi et a dit : « Joue de ces foutus claviers... tu joues comme si tu avais peur du clavier. Ils ne vont pas te mordre. » Finalement cette première rencontre tendue a marqué le début d'une amitié qui a duré des décennies.

La plupart des stars du jazz n'ont pas le même traitement que les stars de la pop. Au quotidien et en tournée était-il exigeant ?

Roy était toujours très positif et ses critiques constructives. Il me disait : « Développe tes solos. Écoute Red Garland et entraîne-toi activement à improviser... » C'est ce qui me faisait réfléchir en jouant. Roy Ayers était un musicien et une personne exceptionnelles. Chaque concert avec lui était mémorable. Nous jouions au Ronnie Scott's à Londres pendant trois semaines, deux fois par an, à raison de deux concerts par soir, et nous affichions complet. C'était une expérience incroyable. Roy Ayers était tellement agréable en tournée. Nous jouions tout le temps aux échecs ensemble. Roy était traité comme une star partout où il allait mais Roy était modeste et simple. Partir en tournée avec lui était un vrai plaisir. J'adorais l'écouter me raconter des anecdotes sur d'autres musiciens ou ses histoires quand il a débuté dans le métier.

Roy Ayers t'a beaucoup appris. L'élève a-t-il dépassé le maître ?

J'ai énormément appris sur la musique grâce à Roy. C'était un maître de l'improvisation et il m'a énormément appris sur cet art. Il était comme un père pour moi et ce jusqu'aux dernières années ensemble.

**“ Développe tes solos. Écoute Red Garland et entraîne-toi activement à improviser... ”** Roy Ayers

Comment es-tu devenu son directeur musical et quel était ton rôle ?

Je suis devenu le directeur musical de Roy après le décès de Zachary Breaux, son précédent directeur musical. Roy m'a recommandé de commencer à jouer avec lui en tant que directeur musical. Mon rôle consistait à introduire et à conclure les morceaux, ainsi qu'à réaliser divers arrangements de sa musique.

Ses derniers projets étaient des albums concept comme "Roy Ayers / Adrian Younge & Ali Shaheed Muhammad - Jazz Is Dead 2", "Oh No Deconstructs The Music Of Roy Ayers Good Vibes / Bad Vibes". Étais-tu présent pendant ces projets ?

Oui, j'étais avec Roy en studio pendant ces projets. Ce sont des musiciens formidables et nous avons tous composé de la très belle musique.

Quel souvenir gardes-tu de vos concerts en France ?

Jouer au New Morning, à Paris, était absolument génial. Participer plusieurs fois au Nice Jazz Festival était aussi incroyable d'autant que j'ai eu la chance de rencontrer de nombreux autres artistes. Roy a d'abord dû percer sur le marché européen, et les années suivantes il y avait des files d'attente interminables pour nos concerts. Lors d'une édition du Nice Jazz Festival, nous avons joué avec Erykah Badu, c'était fantastique. Nous avons dîné ensemble à Nice.

"This is Neo-Soul" est-il un hommage à Roy ? Je crois qu'il est décédé en plein milieu de la production de l'album, peux-tu nous expliquer ?

"This is Neo-Soul" est un hommage à Roy. Son décès survenu pendant la production de l'album nous a profondément affectés, mais cela n'a pas influencé l'album lui-même. J'ai en effet choisi de me concentrer sur la vie spirituelle de Roy plutôt que sur sa disparition physique. Bien que l'architecture de la musique soit inspirée des musiques électroniques, notre musique est imprégnée d'improvisations jazz avec des sonorités typiques des années 70.

Comment as-tu décidé du casting de "This is Neo-Soul" ?

C'est David Swartz, le producteur de cet album, qui a pris cette décision. Chaque musicien apporte sa propre touche à la musique. Ce sont tous des amis, et j'ai joué avec eux dans différents groupes au fil des ans. Par exemple, plusieurs d'entre eux, dont le guitariste Bill White, ont participé à ma tournée "Soulful Night of Keys" avec Lonnie Liston Smith et Brian Jackson. Monte Croft, le vibraphoniste, sa femme et ma défunte tante étaient de grandes amies. Je le connais depuis l'enfance.

Monte Croft joue aussi de la guitare et de nombreux autres instruments, et il est professeur au Berklee College of Music. Chris DeCarmine, notre batteur, était un ami de longue date de Kimberly. Concernant Davis qui est la chanteuse de Chic, nous avons eu de la chance car elle avait un moment de répit pendant sa tournée et nous avons pu enregistrer des voix.

C'est difficile de ne pas être inspiré par son mentor. Peux-tu nous expliquer ce qu'il y avait dans ta tête au début du processus de création ?

J'ai été très inspiré par Roy Ayers lors de la production de cet album. David Swartz rêvait d'un album dance avec des morceaux entraînants. J'ai adoré l'idée. J'ai écrit certaines chansons et collaboré avec David sur d'autres, ainsi qu'avec mon batteur, Chris DeCarmine. Toutes les sessions se sont déroulées à merveille. Nous avons même fait appel à des chanteurs de gospel de Brooklyn. Chris Gilroy, ingénieur du son primé aux Grammy Awards, nous a aidé à finaliser tous ces morceaux. Un véritable projet collaboratif.

A la première écoute de l'album, "Vibrations", "Dre's World", et "Day Dreaming" m'ont particulièrement interpellé. Quels sont tes trois titres préférés et pourquoi ?

J'ai bien aimé mes arrangements de "Sweet Tears", "Talking Walls" et de "Open Letter".

Peux-tu nous expliquer en quoi "This is Neo-Soul" est novateur et est-ce une obligation pour toi d'innover quand tu composes ?

"Composer, c'est innover", me disait toujours Roy Ayers. En tant que jeune musicien noir, il faut sans cesse innover. Toujours trouver de nouvelles idées.

Roy Ayers a été échantillonné des centaines de fois, sa musique est très présente dans la culture hip-hop. Comment le hip-hop, en retour, inspire ta musique ?

J'adore le hip-hop, mais je ne dirais pas que je m'en inspire, je ne suis ni dans le rap ni dans les musiques électroniques. Notre nouvel album est en train d'être échantillonné de façon officielle par de nombreux DJs créatifs.

Justement ! As-tu entendu les remixes et les DJs étaient-ils 100% libres ?

Je suis sûr que la communauté des DJs va adorer les remixes. Tout cela est nouveau pour moi et j'apprécie le processus. David de Down Jazz Records chez qui sort "This is Neo-Soul" a tout géré avec les DJs, grâce à son expérience. Ils ont bénéficié d'une grande liberté créative. Il y a des DJs du monde entier, notamment Jimpster, Kaidi Tatham, Crackazat de Suède, Dj Spinna, EVM128, Bruk Roger d'Angleterre, Makez d'Amsterdam, Kai Alice d'Atlanta, Ralph Sessions de Barcelone, et plein d'autres.

Prévoyez-vous de défendre cet album en live ?

Oui, une tournée va débuter, nous sommes programmés partout aux États-Unis et en Europe.

Si tu devais choisir entre keytar ou piano, lequel choisirais-tu et quelle marque ?

Je choisirais le piano parce que le keytar est un instrument supplémentaire. Pendant mes dix années avec Roy, j'ai joué du keytar. Nous avons fait un concert avec George Duke en Californie, il en jouait et il l'appelait « Dukey's Stick ». La fois suivante où j'ai vu George, j'avais un keytar avec moi. Roland est la marque que j'utilise actuellement.

Selon toi, y a-t-il une différence à jouer de la main gauche ou droite et avec quelle main préfères-tu jouer ?

Pour bien jouer du piano il faut être capable d'être ambidextre, et donc de jouer des deux mains de la même manière.

Tu es aussi éducateur, tu as récemment sorti un livre. Comment est-ce possible d'apprendre à jouer du piano en une journée ?

J'ai écrit trois ouvrages sur la musique. Ma dernière méthode de piano enseigne à l'élève comment lire la musique, apprendre les notes au piano et le positionnement des mains. On peut maîtriser ces notions en une journée. On ne jouera pas comme moi en un jour, mais on peut acquérir les bases nécessaires.

Quel est ton top 3 des salles pour aller écouter et découvrir la nouvelle scène jazz à NYC en 2026 ?

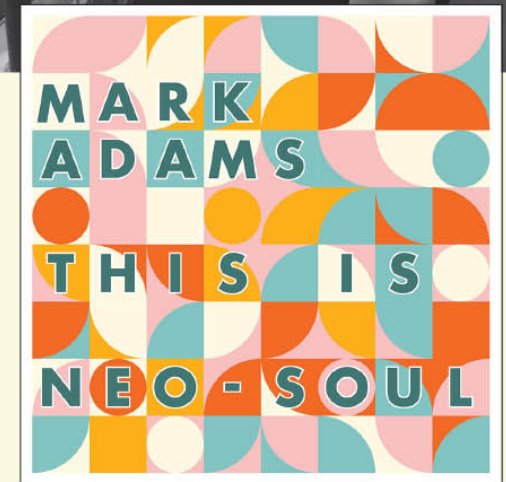
Café Wha, Groove, ou Village Underground.

Peux-tu citer trois albums de jazz récents à ne surtout pas manquer ?

"Orbits" de Circling Sun, un groupe de Nouvelle-Zélande, le live intégral de John Coltrane à Paris en 1965, et écoutez la jeune chanteuse Samara Joy.

Pour finir, quel est ton adage préféré, ta devise ?

"We are not defined by our circumstances, and there are no limitation as to what we can do out here as long as we don't set any for ourselves or allow others to set any for us, and as understand our own true reality and work from there knowing that God is the source of our supply and all of our needs are constantly being met because there is a divine surplus." Soit : Nous ne sommes pas définis par nos circonstances, et rien ne limite ce que nous pouvons accomplir ici-bas, tant que nous ne nous imposons aucune limite ni ne laissons personne nous en imposer, et que nous comprenons notre véritable réalité et agissons en conséquence, sachant que Dieu est la source de tout ce dont nous avons besoin et que tous nos besoins sont constamment comblés grâce à une abondance divine.



ADOLESCENTE, GIULIA CHIMP SE FASCINE POUR LE HIP-HOP EN DÉCOUVRANT LA PEINTURE SUR LE RIDEAU DE FER DE LA MYTHIQUE BOUTIQUE DISFUNZIONI MUSICALIEST, À ROME, À LA FIN DES 90'S. ELLE DEVIENT MEMBRE DU CREW DE B-GIRLS WILDUP. À PARTIR DE L'ÂGE ADULTE ELLE N'A DE CESSÉ DE VIVRE HIP-HOP ET STIMULER LE MOUVEMENT EN ORGANISANT DES ÉVÉNEMENTS. ÉGALEMENT PRÉOCCUPÉE PAR LA PASSATION ET L'ÉDUCATION, EN 2013 ELLE RÉALISE "ONE WORLD UNDER A GROOVE", SON PREMIER DOCUMENTAIRE. PUIS ELLE EST COFOND BABURKA PRODUCTION, UNE SOCIÉTÉ DE PRODUCTION INDÉPENDANTE ET DEPUIS SIX ANS ELLE PORTE LE HIP-HOP CINE FESTIVAL. RENCONTRE AVEC UNE FIGURE DU MOUVEMENT HIP-HOP ITALIEN.

A photograph of Giulia Chimp in a library. She is performing a handstand on a wooden table, wearing a black tracksuit with white stripes on the sleeves and white sneakers. She is holding a paintbrush and painting a red bust of a man's head. The background is a large wooden bookshelf filled with books and various objects. A circular graphic with the text "GIULIA CHIMP" is overlaid on the right side of the image.

**GIULIA  
CHIMP**

Bienvenue Giulla, un verre de...

Un verre de jus de mangue, s'il te plaît !

Où et dans quel environnement as-tu grandi ?

J'ai grandi dans une famille qui n'écoutait pas beaucoup de musique. Je savais que ma mère allait danser dans les années 70 et que mon père avait des vinyles et des cassettes mais il ne les écoutait jamais fort. Petite, j'adorais enregistrer la musique de la télé avec un magnétophone... Mais avant l'arrivée de MTV, je pensais ne pas aimer la musique car ce que mes amis écoutaient me paraissait tellement ennuyeux.

Comment es-tu entrée dans le mouvement hip-hop ?

C'est le hip-hop qui m'a trouvé. Dans mon quartier de San Lorenzo, à Rome, les tags étaient partout et il y avait la mythique boutique Disfunzioni Musicali avec son rideau métallique peint, cela me fascinait. Vers 1997-1998, à 13 ou 14 ans, à la librairie de la gare Termini, je suis tombé sur le livre "La Culture hip-hop" d'Hugues Bazin. Ce fut l'étincelle, tout s'est éclairé. Le lycée a été fondamental car j'y ai rencontré cinq autres personnes qui partageaient ma passion. Dans tout l'établissement, nous n'étions que six interpellés par le hip-hop mais c'était incroyable. On a commencé à partager nos aventures hip-hop, à traverser la ville pour aller à des événements du dimanche après-midi pour ados ou à n'importe quelle soirée hip-hop qu'on pouvait trouver ou inventer. À l'époque, on reconnaissait les passionnés à leur style vestimentaire ; on les abordait dans la rue pour agrandir notre réseau. Ce n'était pas mainstream ; c'était une culture alternative pure où l'on tirait le maximum avec le minimum.

Pourquoi le hip-hop a-t-il donné un sens à ta vie ?

Le hip-hop est un mode de vie, une philosophie qui imprègne tout ce que je fais. C'est ma vie ! Il m'a donné une structure que j'applique à tout ce que je fais : on reconnaît quelqu'un qui en fait partie à sa façon d'appréhender le monde.

Avant d'être réalisatrice de films tu es une B-girl, peux-tu nous expliquer ?

Je suis une B-girl, toujours active. On n'arrête jamais de danser, on fait simplement évoluer sa façon de faire, c'est comme la vie. À 18 ans, je m'entraînais 6 heures par jour ; maintenant, je m'entraîne quelques fois par semaine mais la passion est toujours la même. Bien sûr, je participais à des compétitions. Un de mes meilleurs souvenirs est la première édition du concours We B-girls, lié au Battle of the Year. J'ai concouru avec Dany et nous sommes arrivées en finale... Nous avons perdu, mais pour moi, c'était comme une victoire parce que le public nous a tellement applaudis. En dehors des battles, j'ai participé à de nombreux spectacles et projets internationaux dédiés à la jeunesse et au hip-hop. C'est une formidable école de la vie. J'ai appris à encadrer et à guider mes pairs, j'ai acquis les compétences organisationnelles que j'utilise encore aujourd'hui.

C'est aussi pour cela que j'aime enseigner et animer des ateliers avec les jeunes. Je continue à donner des spectacles et des ateliers, et bien sûr, je vais danser en club ou dans un bar au moins une fois par semaine, pour le simple plaisir de danser. Sinon mon premier contact avec le cinéma remonte à 2009. Grâce au break-dance, j'ai été engagée comme danseuse dans le film "5 Hours South", tourné en Italie. Un nouveau monde s'est alors ouvert à moi. Suite à cette expérience, mon vécu antérieur et mon envie de faire connaître ma communauté au monde entier sous une autre perspective, devenir réalisatrice a été une évidence.



**“ Nous avons toujours été non seulement des B-girls et aussi des danseuses de stand-up. Aujourd'hui, WildUp est une famille ouverte à tous les genres. ”**

Quelle était l'idée quand vous avez créé le collectif WildUp ?

Avant, mes premiers crews étaient Fo Show puis Badu Rhythm. WildUp a vu le jour en 2014 afin de mettre en lumière les perspectives féminines dans le milieu de la danse urbaine de Rome. Nous avons toujours été non seulement des B-girls et aussi des danseuses de stand-up. À l'exception de Saiko et Roika, la composition du crew a évolué, au gré des priorités de la vie. Aujourd'hui, WildUp est devenu la famille WildUp, une famille ouverte à tous les genres. Nous vivons principalement le break-dance comme un outil pédagogique pour les jeunes, en privilégiant la création de liens au détriment de la compétition.

En 2013, tu as gagné un prix pour "One world under A Groove", un documentaire de 53 mn. C'est du gros travail, c'est très long. Est-ce ton premier film ?

Oui, c'est mon premier film. Je l'ai tourné dans le cadre d'un projet de l'Union européenne pour la jeunesse, réunissant des danseurs de la zone euro-méditerranéenne : Tunisie, Maroc, Pologne, France et Italie. Puisque nous venions de différents pays mais étions tous unis par la passion du hip-hop, j'ai décidé d'intituler le documentaire "One World Under a Groove", en hommage à la chanson "One Nation Under a Groove" de George Clinton. Ce projet a été un travail d'équipe : Matteo De Angelis était le directeur de la photographie, Bboy Xedo à la production, Paolo Gojo aux graphismes et bien sûr tous les membres de Cemea Associatos ont participé à rendre ce projet possible.

"One World Under A Groove", est le film documentaire du battle que tu as également organisée. Tu vis hip-hop 7/7...

L'organisation d'événements était une évidence pour moi. Passionné par cette culture, j'aime la faire rayonner, la promouvoir, expérimenter et contribuer à son développement. J'ai toujours été une organisatrice engagée, car je tiens à apporter ma pierre à l'édifice. Faute de salles de sport pour les entraînements d'hiver, j'ai commencé par aménager des espaces d'entraînement pour le breakdance puis j'ai développé des événements dédiés à cette discipline. Avec Shea 99, j'ai participé à l'organisation des trois dernières éditions du Bboy Event, l'une des plus grandes compétitions de breakdance d'Italie. J'ai organisé des concerts comme celui du Sugarhill Gang à Rome, ainsi que des projets internationaux autour du hip-hop comme des soirées en club, des conférences, échanges culturels, ateliers, etc., jusqu'au Hip Hop Cine Fest d'aujourd'hui. Le hip-hop est un phénomène aux formes infinies, reflet de ceux qui le pratiquent. Je vis hip-hop au rythme de mes créations et je travaille dans le monde de l'art et du spectacle en général. J'anime également un atelier de maquillage, effets spéciaux, accessoires et scénographie pour le cinéma, le théâtre et l'événementiel... Et tout cela se mêle harmonieusement.

Dans "One World Under A Groove", il y a un événement avec un live band à la place de Dj. Pourquoi les Djs sont peu visibles dans ton film ?

Il s'agissait du groupe Funkallisto, des musiciens de rue de Rome. Cela fonctionne à merveille puisque nous pratiquons une danse urbaine. Je voulais apporter la puissance des instruments physiques au cypher pour créer une ambiance supplémentaire, avec des musiciens qui connaissent la rue. Le concours s'appelait Funky Afternoon et c'était sa deuxième édition. Les Djs sont essentiels et faire jouer un live band pour animer une battle fait aussi partie de la culture.

En 2015, tu es partie filmer la scène hip-hop en Palestine, avant que le conflit explose. Qu'avais-tu en tête ?

En fait, je suis partie la-bas en 2004 et 2005, puis en 2014 pour la troisième fois. Je soutiens la cause palestinienne tout en explorant les perspectives hip-hop. D'ailleurs, à l'université, j'ai rédigé mon mémoire sur le rap palestinien comme outil non violent dans le conflit. J'étais déjà impliqué dans la scène locale donc. Lors de mon premier voyage, j'ai rencontré DAM, l'un des premiers groupes de rap palestiniens. Puis l'année suivante, je les ai fait jouer à Rome dans le cadre d'un projet culturel de l'Université La Sapienza. Pour le film auquel j'ai participé, le projet était organisé par Assopace Palestina et ne bénéficiait pas de financement international. Grâce à la détermination d'Eleonora Pochi, l'organisatrice du projet Hip Hop Smash The Wall, nous avons tous été impliqués et j'ai pu réaliser le film avec le soutien de Tom Siemieniec, mon directeur de la photographie venu de France. Mon objectif était de documenter cette histoire pour toucher un public moins familier avec la question palestinienne, mais peut-être plus à l'aise avec la culture hip-hop, afin qu'il puisse trouver un intérêt à approfondir le sujet.

En 2022, tu as présenté "Manifesto per l'Antises-sismo nel Rap Italiano - WildUp Performance" à l'Urban Film Festival à Paris...

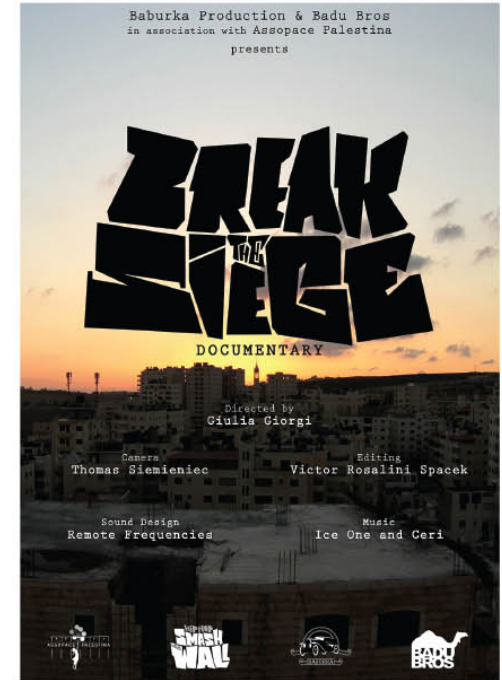
Le festival a été une expérience formidable. Découvrir le travail de François Gautret et de son équipe a été une source d'inspiration pour mon propre développement artistique. Malheureusement, je n'ai pas pu assister à la projection du film car mon père est décédé le même jour. Le lendemain de la première journée du festival j'ai reçu un appel de ma mère, alors j'ai pris le premier avion et je suis arrivé juste à temps pour lui dire adieu.

En 2024 tu réalises le documentaire "Remapping Rome - A Hip Hop Story". Pourquoi y a-t-il si peu d'images de graffeurs, de Mcs et de B-boys en train de performer ?

L'impulsion de ce projet est née d'une présentation de Hip Hop Rome dans le cadre du volet académique de Hip Hop al Parque en Colombie, où je co-organisais avec Hip Hop Cine Fest une proposition de film avec Apollonia, une incroyable activiste hip-hop vénézuélienne. Je souhaitais que la ville soit au cœur du projet. Il n'y a pas d'images d'archives ; on y voit plutôt les protagonistes arpenter la ville. Je voulais offrir une perspective hip-hop sur la façon dont Rome est vécue et perçue par ses habitants hip-hop. J'ai puisé dans le langage du hip-hop avec lequel j'ai grandi : fisheye, ralenti, drones, pour lui donner cette touche « coatto », brute, authentique et street. J'ai également collaboré avec Gafeto, un réalisateur costaricien de grand talent, pour le montage de la seconde caméra. Son expérience dans le clip vidéo a été essentielle pour trouver le bon style et le bon rythme, et ainsi parfaire la dimension visuelle.

Ton film "Sobreviviente" est réalisé en studio, et montre des sprays cans...

"Sobreviviente" est un projet expérimental qui mêle la matière première du street art, la peinture aérosol, à l'art visuel et à un message écologique.



C'est la Terre, « Pachamama », la narratrice du film, qui raconte sa lutte pour la survie. Parmi les images de danse urbaine et d'art expérimental, la composition finale rend hommage au tableau de Théophile Géricault, "Le Radeau de la Méduse", recréé à partir de bombes aérosol vides. Ce tableau a été choisi comme symbole des chances de survie précaires face à de mauvaises décisions de gestion, comme dans le cas du naufrage du navire où un capitaine inexpérimenté a été désigné. Les bombes aérosol n'étant pas écologiques, j'ai recyclé celles de mes amis graffeurs pour réaliser cette œuvre et leur donner une seconde vie.

Où peut-on trouver tes films ?

Cette année tous mes films seront diffusés sur la chaîne YouTube de Baburkaproduction. Je travaille actuellement à l'élaboration d'une stratégie adaptée. Ce choix de diffusion, des années après la création des films, s'inspire de l'expérience du Hip Hop Cine Fest. La distribution traditionnelle ne convient pas à nos films, comme nous ne voulons pas qu'ils restent confidentiels et que nous les avons réalisés pour sensibiliser le public, le faire réfléchir tout en diffusant notre culture, alors la meilleure option est de les rendre gratuits et accessibles à tous sur cette plateforme mondiale.

Depuis toutes ces années ton processus de création a-t-il évolué et utilises-tu toujours le même matériel pour filmer ?

Personnellement, je réalise, je ne m'occupe pas de la caméra et du cadrage ; je travaille toujours avec au moins un technicien spécialisé. Le matériel évolue très rapidement et comme pour mon étape de travail il n'est pas judicieux d'en acheter je préfère systématiquement le louer en fonction des besoins. Nous avons commencé avec un 5D pour nos premiers projets, puis nous sommes passés à la Blackmagic Pocket 6K Pro et un stabilisateur DJI Osmo Pocket 3 pour le dernier. Le choix du matériel dépend vraiment du projet.

Peux-tu nous parler de tes expériences avec des Djs, je crois que tu as déjà sollicité Miss Vaitea de Milan ?

J'ai travaillé avec de nombreux Djs, que ce soit en club, lors d'événements de breakdance ou autres. Pour moi, les Djs sont les âmes vivantes d'un événement ; ils vous transportent. Aujourd'hui, la révolution numérique rend plus difficile d'entendre des Djs possédant un style unique et reconnaissable. Parfois, trop de perfection technique tue l'énergie sur la piste de danse. Non, je n'ai jamais eu l'occasion de travailler en personne avec Vaitea, mais je soutiens son travail de loin. Tu sais quoi, c'est amusant que tu me demande ça parce que j'apprends justement à mixer en ce moment... On verra bien ce que l'avenir me réserve !

Justement, quel est l'importance du vinyle dans ta vie ?

Le vinyle est vraiment important pour moi, par respect pour le format original et aussi parce que Dj Hernia est mon concubin et il mixe principalement sur ce format. Alors, notre maison regorge de pépites incroyables et rares. J'écoute beaucoup de rap, bien sûr, surtout du boom bap d'Amérique latine, également de nouveaux artistes. J'écoute aussi du reggae, du funk, de la soul, de la néo-soul, des breakbeats, de la salsa des années 70, d'autres fusions nord-africaines... J'aime explorer et ne pas me cantonner à un seul genre.

Cette année c'est la sixième édition du Hip-hop Cine Fest, peux-tu nous expliquer ?

Cette sixième édition marque une étape importante car le festival passe d'une idée passionnée à une référence mondiale en film urbain. Mon objectif, dès le départ, était de créer un espace professionnel dédié à la culture hip-hop au sein du monde cinématographique. Concernant les films en compétition, nous ne nous limitons pas à un seul style. Nous célébrons tous les genres, des documentaires historiques aux œuvres vidéo expérimentales, en passant par les fictions et les clips musicaux. Les frais d'inscription, d'un montant symbolique de 10 euros, servent à couvrir les dépenses du festival. Afin de refléter la scène hip-hop mondiale, nous consacrons environ six mois à la prospection de cinéastes hip-hop pour les informer de l'existence du festival. La plupart d'entre eux n'envisageraient même pas de participer à un festival, car leurs projets naissent de la nécessité de raconter l'histoire de leur communauté. Convaincus que la culture doit être accessible à tous, outre cet immense projet d'archives lié à la sélection des films, nous proposons un mois de streaming gratuit sur une plateforme dédiée, connectée à notre site web. Ce service débute trois semaines avant le festival, permettant ainsi au monde entier de profiter de ce moment culturel unique. L'événement lui-même est bien plus qu'une simple soirée de projections. Il s'agit d'une véritable expérience immersive. Cette année, à Fusolab, nous investissons plus de 1000 mètres carrés. En journée, le lieu sera un véritable carrefour où vous pourrez visionner les films nominés dans notre cinéma et découvrir l'exposition du Musée du Hip Hop Italien. Puis, à la tombée de la nuit, l'ambiance se déplace sur le toit-terrasse. C'est là que la communauté se réunit pour les fêtes et la cérémonie de remise des prix. Une célébration de la culture à 360 degrés ! De plus, nous organisons des sections cinéma pour d'autres événements, comme The Notorious IBE aux Pays-Bas, ou nous avons des festivals dérivés grâce à des organisateurs locaux qui souhaitent apporter l'esprit du festival dans leurs pays, comme au Costa Rica et en Espagne.

La transmission te préoccupe... Comment envisages-tu le futur, connais-tu le programme écrit par Jrawls pour éduquer grâce au hip-hop aux USA ?

Oui, je connais sa méthodologie. Je pense qu'elle se développe parallèlement à l'échelle mondiale. Depuis quelques années, je collabore avec l'European Hip Hop Studies Network, un réseau composé d'universitaires et d'activistes hip-hop qui analysent ce mouvement et ses pratiques dans le cadre académique. De plus, je fais partie de Keep it Real, un réseau italien créé pour développer des liens et des projets entre les acteurs de l'éducation artistique et du hip-hop à travers l'Italie, afin de partager les méthodologies dans différents contextes et avec différentes disciplines. Ce projet s'inscrit dans le cadre d'un projet d'analyse de trois ans mené dans cinq villes italiennes, en partenariat avec les facultés de sociologie locales, afin d'évaluer l'impact pédagogique des outils du hip-hop.

**“ La révolution numérique rend plus difficile d'entendre des Djs possédant un style unique et reconnaissable. ”**

Depuis tes débuts dans le mouvement hip-hop, penses-tu qu'il est-il mieux perçu par les institutions italiennes et les sponsors ?

Malheureusement, non. L'Italie traverse une période difficile, avec un gouvernement qui étouffe la culture. Il est souvent plus simple d'agir de manière indépendante, en produisant de façon totalement autonome, plutôt que de gaspiller son énergie avec des subventions publiques vouées à l'échec. Nous devons renouer avec la communauté et innover pour assurer notre pérennité.

Quelles est ton top 5 des lieux pour aller écouter et découvrir la scène hip-hop à Milan en 2026 ?

Sans hésitation, les rendez-vous incontournables et exceptionnels sont ceux des événements Back Yard, une association très active dans le quartier d'Alessandrino. Depuis quatre ans, c'est devenu une véritable référence. Chaque vendredi, notamment à Fusolab, il y a une soirée hip-hop organisée. Il n'existe aucun autre événement comparable. On trouve aussi des événements ponctuels, sans lieu précis. Les squats, comme Forte Prenestino ou Cip Alessandrino, sont toujours des endroits où l'on peut dénicher des événements intéressants. Brancaloneo et le Zoobar sont d'autres options.

As-tu d'autres passions, tu es aussi passionné de maquillage ?

Le hip-hop est le ciment qui unit toutes mes passions, du cinéma aux arts visuels. J'ai toujours été obsédée par la création, qu'il s'agisse de maquillage à effets spéciaux, de coiffures extravagantes ou de sculpture. J'adore expérimenter et étudier de nouvelles techniques, et les voyages sont essentiels à mon évolution. Heureusement, j'ai trouvé le moyen de concilier tous ces éléments ; même si cela demande beaucoup d'efforts, j'en vis et je continue de perfectionner mon art.

Quels sont très prochains projets ?

Je travaille sur le long métrage documentaire "Remapping Rome", car je dispose de nombreuses heures d'entretiens. Je m'attelle donc à mettre le nez dans des archives, à les numériser et à les adapter à une vision moderne. Pour le reste, chaque jour est une nouvelle aventure ; je surfe sur la vague et je me laisse porter par le courant.

Pour finir quel ton adage, ta devise ?

If there isn't a way, we'll build the road!" soit : S'il n'y a pas de chemin, nous construirons la route !



# RARE WAX BY MISTA-B



NATIF DE SAN FRANCISCO, MISTA-B DÉCOUVRE LA CULTURE VINYLE EN 1993 ET COMMENCE À CHINER DES DISQUES À PARTIR DE 1996. SOUS INFLUENCE DE SHORTKUT OU DE SWIFT ROCK IL DEVIENT UNE FIGURE DE LA SCÈNE TURNTABLIST INTERNATIONALE. AU DÉBUT DES ANNÉES 2000, IL DEVIENT MEMBRE DES COLLECTIFS 4ONEFUNK PUIS SKRATCHPAD. ENSUITE IL DÉVELOPPE SON PROPRE PROGRAMME DE FORMATION DJ JUSQU'À ENSEIGNER À TEMPS PLEIN À L'UNIVERSITÉ À PARTIR DE 2020. INSATIABLE CHINEUR, LE PHILIPPINO-AMÉRICAIN FAIT PARTIE DU COLLECTIF LOVE TALKIN, AVEC LEQUEL IL PARTAGE SA PASSION POUR LA MUSIQUE JAPONAISE... VOICI SA SÉLECTION SANS FRONTIÈRES !

**5150 Illegally Insane / Ghetto Blues 12 inch**  
(ARrogant Records - 1995)

Ce vinyle trois titres contient "Bump-A-Bitch" qui a été un vrai tube underground de la Bay Area de San Francisco des années 90. Considéré comme un classique par les connaisseurs ce morceau est extrait du Lp "Crazy Has Struck Again". Ce groupe, originaire de Marin County dans la Bay Area, était un incontournable pour les locaux qui écoutaient ce son à fond avec des basses puissantes, surtout s'ils avaient une Mustang customisée avec des jantes Daytona Triple en or...

**Onra / Nobody Has to Know" 2xLp**  
(All city - 2018)

Voilà un album qu'on peut écouter d'une traite. Onra a vraiment stylisé le style future funk avant qu'il ne soit récupéré par d'autres scènes de musique dance. Ajoutez à cela des sonorités soul et new jack swing, une véritable dinguerie pour les oreilles. A écouter en boucle avec des écouteurs ou à fond en voiture.

**Anri / Circuit of Rainbow 7inch**  
(For Life Records - 1989)

Ce 7 inch fait penser à Janet Jackson ou même Paula Abdul mais chanté en japonais par Anri. En face A, "Circuit of Rainbow" est un morceau festif parfait pour danser en été. En face B, "Groove a-go-go" possède aussi ce son typique de la fin des années 80/début des années 90, un son proche de la new jack swing et de la pop de l'époque.

**Rysuenkei/Hitomitoi / Talio Lp**  
(Victor - 2021)

"Talio" est un album de jazz fusion moderne aux accents de city pop japonaise, porté par une virtuosité musicale exceptionnelle. Ce disque sorti en 2021 est déjà recherché. Même si on n'y est pas préparé il s'écoute en entier. Les vingt et un morceaux, parfois au tempo lent, parfois dansants ou parfois chantés s'enchaînent comme si on écoutait une session d'enregistrement improvisée. Hitomitoi propose un remarquable régal pour les oreilles.

**Sharon Cuneta / Sixteen Lp**  
(Sunshine - 1982)

Ce Lp est principalement composé de ballades toutes apaisantes. Si vous êtes sensible à cela cet album est fait pour vous. Sharon Gamboa Cuneta-Pangilinan né à Quezon city, en 1966, aux Philippines, est une chanteuse et actrice toujours active. Parmi mes titres préférés, on retrouve "Give me Your Love" et le morceau plus entraînant "Love on Your Mind".

**Masta Plann / Bring Dhat Booty 7inch**  
(Universal - 1993)

Un grand big up pour l'un des groupes pionniers du hip-hop philippin. Cette version étendue de six minutes en 45 tours et le vidéo clip révèlent à merveille l'énergie brut du hip-hop du début des années 90, grâce à ses samples, ses loops en provenance de boîte à rythmes et ses scratches incisifs. A la fois un véritable hymne à la fête et un classique incontournable du genre, extrait de l'album éponyme également sortie en K7.

**Premiere / Somethin' About You Remix Ep**  
(Alien Records - 1997)

Il s'agit d'un trio philippin, installé dans la baie de San Francisco. Cet Ep est sortie en édition limitée exclusivement au Japon. On y trouve deux remixes de "Somethin' About You", l'instru un titre bien connu des Américains d'origine philippine des années 90. En face B, "We Got It", réalise pour le film "A Great White Hype", et la reprise de "No Diggity" sont exclusivement sur ce vinyle.

**Ruby Ibarra / Circa 91 Lp** (Beatrock Music)

Je considère cet album de 2017 comme un classique incontournable du hip-hop philippino-américain. Ruby y fait preuve d'un talent d'écriture exceptionnel, aussi bien en tagalog qu'en anglais. Chaque morceau aborde, avec une aisance déconcertante, des thèmes sociétaux comme l'identité, l'appartenance, et autre problème systémique. Les beats sont lourds et efficaces. Le titre "Us" est un classique moderne du hip-hop philippino-américain. Mes autres titres préférés sont "Someday" et "Here", mais on pourrait tout à fait écouter l'album en entier, sans sauter un titre.



### Pierre Charvet / Le code B.A.C.H. (Le mot et le reste - livre)

À l'origine, je n'envisageais pas de chroniquer "Le code B.A.C.H.", car Pierre Charvet et moi avons le même éditeur, mais, une fois n'est pas coutume, je vais faire une exception. Plutôt que de consacrer une biographie au génie de la musique baroque, Charvet a choisi de s'intéresser à "L'Art de la fugue", une suite de fugues et de canons que Bach compose à la fin de sa vie. Partition d'une grande beauté, celle-ci s'achève brutalement par quatre notes : si bémol, la, do, si bémol. Depuis sa publication au XVIIIe siècle, l'œuvre n'a cessé d'alimenter les débats, voire les controverses parmi les musicologues : comment le Cantor aurait-il pu conclure ainsi son travail ? "L'Art de la fugue" peut-il réellement être de sa main ? Mais Bach, comme le rappelle l'auteur, était allemand, or en notation allemande, les notes si bémol, la, do, si bémol s'écrivent avec les lettres B.A.C.H. Pour Charvet, il s'agit en réalité d'une signature laissée volontairement par le maître, à la fin d'une œuvre où les jeux d'esprit abondent. Sur la base de cet indice, il entreprend donc d'élucider l'une des plus célèbres énigmes de l'histoire de l'art en une centaine de pages écrites dans une langue érudite, mais toujours accessible. Documenté, riche en anecdotes, souvent drôle, ce livre s'apparente à une véritable enquête policière et dès lors qu'on l'a commencé, il devient difficile d'en arrêter la lecture. (Rémi Foutel)

### Mondo Freaks / Bells Are Ringing (Ep/Digital)

"Bells Are Ringing" porte bien son nom ! En effet les cloches sonnent à l'annonce d'un double événement en provenance de la vibrante scène de Melbourne. Ce single annonce de l'arrivée du premier album de Mondo Freaks et du lancement du label Every Stars. Mondo Freaks ouvre sa discographie mais la plupart de ses dix membres sont forts d'une expérience scénique depuis de nombreuses années. Ils ont notamment accompagné en tournée en Australie des artistes de renom tels qu'Evelyn "Champagne" King ou Leroy Burgess (leader de groupes comme Black Ivory, il a également prêté sa voix et composé pour "Under Influence" de Cassius). Leur union révèle une musique funky puisant dans les classiques de la fin des années 70 et du début des 80s, sous influences disco. Pour bien faire les choses, le collectif a invité le talentueux Dj et musicien Harvey Sutherland à réaliser deux relectures club en hommage à Larry Levan. La première est une version étendue qui sublime la version originale de "Bells Are Ringing" et l'autre edit est une version dub instrumentale. Ce 12 inch est complété par "Find A Way", un titre séduisant par sa section rythmique également puissante (Luke Hodgson à la basse et Graeme Pogson à la batterie) et grâce aux jeux de synthés bien sentis de James Bowers, dans la partie instrumentale, à la fin. Ce single précède l'album éponyme, mixé par Michael Brauer, et réunissant cinq chanteurs tous aussi doués : Jade McRae, Susie Goble, Francisco Tavares, Aaron Mendoza et Jason Heerah.

Bravo ! Mondo Freaks a le chic pour faire perdurer la culture funk avec brio. Ces Ep et album sont indispensables pour les fans de funk et d'early hip-hop ou encore de Parliament-Funkadelic. Mondo Freaks est certifié fat par Star wax. (coshmar Dj)

### Fucstyle / 69100 Le Sang (Lp/Cd/Digital)

Les prémices du mouvement hip-hop lyonnais sont étroitement liées au quartier des Minguettes, à Vénissieux dans les 80s. La scène lyonnaise est un terreau fertile pour le rap français ; sous-médiatisée elle a pourtant une identité et une histoire riche grâce à des précurseurs tels que MCM 90, D.N.C., Shams Dinn, Le Gang du Lyonnais ou encore le graffeur Soone. Originaire de Villeurbanne Fucstyle représente la nouvelle génération. Avec un style brut et authentique, le Mc a le don pour enchaîner les punchlines, ce qui lui vaut une reconnaissance auprès de ses pairs. Membre du Snakes Crew, le rappeur a fait son bout de chemin, nous lui devons notamment le Ep quatre titres "Incessamment Sous Beau" et de nombreux freestyles publiés via son network. Fin 2025 il a sorti "69100 LE SANG", son premier album solo signé sur le label Bercail Records qu'il a co-fondé avec son ami Sakage. Pressé en édition limitée, le vinyle dévoile dix-huit pépites représentatives de son parcours et inclut de belles collaborations avec des beatmakers comme Kyo Itachi, Misère Record, Oxydz... A travers ses textes et ses featurings, sur des musiques dont l'esthétique est influencée par le boom bap, Fucstyle s'inspire de son environnement et rend hommage à sa ville, il partage son attachement pour la culture du skate et du graffiti dans les titres "480px" et "Fatcap", il transmet des messages plus personnels, aborde des thèmes sociaux et pointe du doigt les inégalités dans les titres "Ma France" ou "On avance", pour n'en citer que certains... le tout avec passion et sans concession. Certifié fat par Star wax ! Interview de Fucstyle à lire en ligne. ( Sabrina Bouzidi )

### Patou Mangamba / Djudju Fever (Digital)

Bercé dès son enfance par des maîtres dans le chant traditionnel Sawa (ngosso), Patou Mangamba débute dans la musique au début des 2000 en jouant de la guitare basse. Puis il se met à la guitare acoustique avec laquelle il s'accompagne au chant. Pendant deux décennies la carrière du jeune Camerounais qui évoque les problèmes sociaux africains résonne uniquement localement. Installé à Douala, l'une des deux plus grandes villes du pays avec 5 millions d'habitants, il cumule les rencontres. Et celle avec Alexis Friedmann qui va ensuite lui présenter Edwin Cardot va lancer la collaboration entre Douala et Paris. Suite à quatre ans d'échanges de fichiers, le généreux Ep "Djudju Fever" sort en mars 2026.

Romain Andrieu et Edwin Cardot composent tous les instrumentaux épaulé de Max qui joue au marimba sur le beat housy de "Casanova". Iviano ajoute sa touche de beatmaker sur "Follow Money", le premier single clippé, ou s'entrechoquent cuivre, piano, violon et des instruments africains traditionnels. Les titres s'enchaînent et les rythmiques ne se ressemblent pas. Les influences sont diverses, aussi bien digitale qu'organique, ça flirte même avec la pop. Ca oscille entre programmations afrobeats du Nigeria, des racines bantoues côtoient des vibes caribéennes, jusqu'aux musiques mandingues, ou le makossa natif du Cameroun. "Day by Day" et "Long Life" sont les sommets de ce six titres sorti chez Greatest Trees. Patou Mangamba inaugure sa discographie et élargit son auditoire avec une œuvre bien aboutie. Le casting est bien senti, le mixage a été réalisé par Tamal aux magnifiques Studios La Capsule, à Montreuil, et les fichiers ont fini d'être masterisés par Alex Psaroudakis, à New York. Quel beau voyage ! Que demander de plus pour un premier disque ? Rien, excepté de le sortir en vinyle ! (coshmar Dj)

### Butter Funk Family / Fact (Ep/2Cd/Digital)

Jusqu'à aujourd'hui Butter Funk Family était sous les radars de la maison, pourtant inconsciemment nous connaissons son leader puisque Printz Board était musicien puis directeur musical des Black Eyed Peas lors de leurs show dans les plus grands stades jusqu'en 2011. C'est à partir de ce moment que le producteur et multi-instrumentiste américain décide de mener sa barque. Fort de cette expérience et de side project ou fusionnent ses influences jazz, hip-hop, soul et funk dès les années 2000 avec Beat Pharmacie, puis The Airpushers ou encore sa participation à l'album de Bucky Jonson sorti chez BBE en 2007, le claviériste et trompettiste est désormais sur la route avec Butter Funk Family. Un collectif à géométrie variable qui, taillé pour la scène, souhaite aussi bousculer les bacs. Hébergé par le label Beets & Produce cet Ep s'ouvre avec "Kootsy Mootsy", un instrumental inspiré par la soul de la Nouvelle-Orléans. S'ensuit "Love Power", un titre plus funk et chanté. Puis le titre éponyme, super efficace, vous emporte sur la piste de danse. Ensuite, "Something Crazy" invite la chanteuse Alana Hil, elle incite à l'amour pour faire face au chaos de notre système. Après, ça rappe sur "Pussy Pit" et sa rythmique sort des sentiers battus. Lorsque la trompette intervient nous sommes au pinacle du disque. Dans la foulée, Alana Hil revient sur un autre rythme saccadé. Les musiciens s'amuse et nous le ressentons. Petit bémol, les morceaux sont un peu courts. Ils sont certainement composés pour dynamiser leur show live. A ce titre Printz précise : « On veut juste que les gens repartent avec le sourire ». (invisible journalist)



Mme Charlie

**Bienvenue, un verre de**  
Espresso Martini

**Ta première approche du Djing**  
Une soirée du Nouvel An dans notre colocation à Paris 10ème. Je mixais sur un tout petit contrôleur Traktor, face à deux énormes Klipschorn AK6

**Ton son en 3 mots**  
Raw, hypnotique, percussif

**Ton Bpm maximum**  
148Bpm

**Top 5 nouveautés**  
- Isabel Soto "Morphosis"  
- Chloe Lula "Copperhead"  
- Perc "See Yourself"  
- Takt "Polarity"  
- Rene Wise & Ignez "Anjos"

**Top 5 oldies**  
- Robert Hood "A.M. Track"  
- Heiko Laux "Fernweh"  
- Planetary Assault Systems "Spell A"  
- Percy X "Spy X"  
- DV51 "Running"

**Si tu pouvais discuter avec un artiste...**  
Je choisirais Adiel. Son énergie derrière les platines et la façon dont elle construit son univers m'inspirent énormément

**Berlin ou Paris**  
Les deux vont ensemble, comme le masculin et le féminin

**Que représente le vinyle**  
Connexion physique, tension, rituel, patience, chaleur

**Tes 3 festivals favoris**  
Stone Techno, Fusion, Waking Life

**Si tu n'étais pas Dj, tu serais**  
Photographe

**Ta devise**  
Je ne cours pas après, j'attire



Marcus D

**Bienvenue, un verre de**  
Eau

**D'où viens-tu**  
Seattle, WA USA

**Ton top 3 des labels**  
Franchement, je n'aime pas les maisons de disques.

**Ta première approche du beatmaking**  
En 2005-2006, sur une version piratée de Fruity Loops. Mes amis au lycée étaient Mcs et avaient besoin de beats. J'ai appris le piano très jeune, alors je me suis dit que je pouvais jouer le rôle de Dr. Dre, RZA...

**Top 5 nouveautés**  
- Kendrick Lamar "GNX"  
- Freddie Gibbs "You Only Die Once"  
- The Clipse "Let God Sort 'em Out"  
- Freddie Gibbs & The Alchemist "Alfredo"  
- Bop Alloy "Masters of the Artistry"

**Ta vision artistique**  
Je ne pense pas que c'est à moi de définir mon style musical, mais ma vision artistique a toujours été une expression sincère. Si une œuvre ne me touche pas, je ne peux pas m'y investir pleinement... L'art sans passion est vain.

**Ton hardware favori**  
Yamaha CS-60

**Si je te dis IA**  
Déchets

**Ton Bpm maximum**  
180 Bpm en double tempo

**Lorsque tu dig qu'est-ce qui t'obsède**  
Tout ce que j'écoute en ce moment c'est du jazz/fusion japonais et du wamono

**12 ou 7 inch**  
12 inch

**Montagne ou mer**  
D'où je viens le mont Rainier est toujours visible au loin, donc montagne. J'adore aussi la mer et les fruits de mer mais j'en ai aussi une peur bleue



Auja

**Bienvenue, un verre de**  
D'habitude je bois peu d'alcool mais j'apprécie énormément le Jurançon Moeuieux

**Ta première expérience du Djing**  
A 17 ans, en 2000 avec mon cousin qui était Dj mobile, il m'a fait découvrir le métier. Et toute seule, en 2002, à la Locomotive...

**Ta première approche du beatmaking**  
En 2005, sous mon premier pseudonyme Dj Lilly. J'ai commencé à créer mes propres morceaux sur Reason, sur le vieux PC de ma mère...

**Top 5 nouveautés**  
- Amand & Capoon "Ouverture (pt. 2)"  
- Omar Dahl "In The Shade Of The Moon"  
- Sezer Uysal "Ikigai"  
- Vanetty "Reunite" (Alex Lowen Remix)  
- Jeffrey Blake, Jury Spika "On a Yacht"

**Top 5 oldies**  
- Nathan Fake "The Sky Was Pink" (James Holden remix)  
- Delerium "Silence" (Sanctuary Mix)  
- Iio "Rapture" (Deep Dish remix)  
- Butch "Reshef" (BNZO Remix)  
- Paul Kalkbrenner "Gebrünn Gebrünn"

**Ton Bpm maximum**  
Entre 120 et 130bpm, suivant le mood

**Ton hardware favori**  
Mon Korg Wavestate MkII

**Lorsque tu dig qu'est-ce qui t'obsède**  
Mélodies, ambiance et groove...

**Digigroove en trois mots**  
Immersif, Collaboratif, Expérimental. J'ai lancé le label mi-2023. Le but est d'allier musique avec d'autres formes d'arts...

**Ton adage favori**  
« Un voyage de mille lieues commence toujours par un premier pas. », Lao Tseu.

**Si tu n'étais pas Dj, tu serais**  
Ethnologue...

**MARKS ADAMS**  
**THIS IS**  
**NEO-SOUL**

<b>A</b> 1. Sweet Tears 4:08	<b>B</b> 6. Don't Stop the Feeling 4:57
2. Open Letter 4:28	7. Talking Walls 3:20
3. Day Dreaming 4:07	8. Don't Look Back 5:07
4. Expansions 4:51	9. Vibrations 3:55
5. LLS groove 1:22	10. Dre's World 5:04

A DETROIT RISING PROJECT  
© 2024 DownJazz Records LLC. Linn. -4011 -JC. Nihil Records France 116403217

**Mark Adams, keyboard wizard & long-time music director of the famous "Roy Ayers" band, creates a dreamy album filled with a fusion of Neo-Soul, Jazz & Gospel. March 20 Release.**

**15 master musicians from: Roy Ayers, Chic, Lonnie Liston Smith, Chaka Khan, more. 10 tracks includes an homage to "Sweet Tears", "Vibrations" & "Expansions".** [DownJazz.com](https://www.downjazz.com)

**Vinyl, CD, Streaming © 2026**



